

Neuf nouvelles
Neuf auteurs

Graviers
nouvelles

CHEZ LE MEME EDITEUR :

Ruptus

Nelly Bastide 2010

Bas Côté

Nelly Bastide 2010

Gang de poules

Jean-Luc Richelle 2010

Sage-femme du monde

Henriette Duvinage 2010

© Editions La Cause du Poulailier

<http://cause.du.poulailier.free.fr>

Porcheres, novembre 2010

ISBN : 978-2-9536428-4-1

Dépôt légal : 2° semestre 2010

Note de l'éditeur

Celle qui est arrivée à l'atelier d'écriture à reculons, elle m'avait prévenue tout de suite : *Je suis sûre que je vais complètement bloquer. C'est comme ça. Depuis le collège. C'est peut-être bête mais j'ai vraiment un complexe avec l'écriture. Et puis je fais des fautes et je n'arrive jamais à trouver des bons mots.* Je ne me rappelle pas comment j'avais réussi à la rassurer un peu et, finalement, à la convaincre d'essayer quand même. Elle s'est bien amusée comme tout le monde avec les jeux de mise en route. Elle a réussi à pondre un premier petit texte d'une quinzaine de lignes qu'elle a lu à voix haute comme les autres avec des hésitations et des rougissements de rosière. Quand j'ai annoncé les consignes pour écrire le texte final, elle a prétexté le travail très tôt le lendemain, la

nécessité de se reposer, elle a quitté la table pour aller se coucher, en s'excusant mille fois et elle n'est jamais revenue aux ateliers suivants. Quelques mois plus tard, fin de repas, entre le dessert et le café, elle glisse discrètement : *Tu sais, j'ai écrit quelque chose. Bon c'est idiot et ça ne vaut rien mais vraiment qu'est-ce que ça m'a plu de faire ça. C'est vrai, je vois tellement de choses dans mon travail. Je me suis acheté un cahier et un crayon. Maintenant, je les ai toujours avec moi pour noter les petites choses qui passent parce que c'est vrai, si on ne les note pas, après on les oublie et des fois c'est dommage. Il y en aurait à écrire! Tu peux pas imaginer !*

Celle qui était dans ses petits souliers le jour où elle a été obligée de me rencontrer, *on* lui avait dit que j'écrivais. Sans avoir rien lu de moi, elle était d'avance impressionnée. Imaginait sans doute quelqu'un hors du commun. *On* lui avait dit que c'était pas donné à tout le monde. *On* lui avait dit aussi que la sensibilité aux œuvres de culture, elle ne pouvait pas comprendre, c'était une question d'éducation, il fallait avoir baigné dedans dès l'enfance pour y avoir accès et d'ailleurs, ces livres qu'elle lisait avec plaisir c'était pas de la littérature ça, non... Elle finit par parler d'elle, un jour, et de ce blog sur Internet sur lequel elle recopie les textes qu'elle invente dans le train. Elle prend souvent le train pour de longs parcours. Pour ne pas s'ennuyer, elle écrit

des petites choses qui lui passent par la tête. *Des trucs nuls. C'est plein de fautes. Y'a un peu de tout, c'est très bordélique, pas construit.* Elle a mis un bon mois avant de me donner l'adresse de ce blog et l'autorisation d'aller y jeter un coup d'œil.

Celle qui ne lit presque jamais s'est investie pendant cinq ans dans la rédaction d'articles pour une revue confidentielle. Le Presse-Purée, c'était un magazine d'information familiale auquel toutes les générations participaient, sa mère âgée de 95 ans, ses enfants, ses petits enfants et elle. Tous les trimestres, ils arrivaient à relier un ouvrage d'une trentaine de pages où chacun avait trouvé des petites choses à exprimer et à partager avec les autres. Depuis qu'elle est à la retraite, elle s'est beaucoup amusée avec ce Presse-Purée. Elle s'est elle-même occupée de le mettre en ligne sur Internet, de secouer les paresseux quand les articles tardaient pour le bouclage du numéro du trimestre.

- *Pourquoi tu n'essaierais pas d'écrire une nouvelle pour le recueil collectif ?*

- *Une nouvelle ? Qu'est-ce que c'est que ça, une nouvelle ?*

Celle qui a l'habitude des théorèmes et des équations vient de lire mon dernier roman. Elle me téléphone un soir : *Oui, écoute, je t'appelle parce qu'il faut que je te parle de ton livre. Enfin, surtout je*

voulais te dire qu'en le lisant, des passages m'ont donné envie de raconter certaines petites choses de cette époque. J'en avais jamais parlé avant. Alors je les ai écrites. Et au début, je n'étais pas sûre d'être capable de le faire. Mais dès que je m'y suis mise, c'est venu tout seul. Et maintenant, j'aimerais bien que tu lises et que tu me dises ce que tu en penses, si tu veux.

Celle qui écrit des histoires pour elle-même, elle préférerait rester discrète. *Je t'envoie l'histoire que tu m'as demandée. Si elle ne te plaît plus, il n'y a pas de problème. Ce n'est pas obligé qu'elle soit publiée ! J'espère que je n'ai pas fait trop de fautes !!* Tirer à l'arc, allumer du feu avec un silex, descendre en rappel dans les puits des grottes, elle est en prise avec le réel et elle vise juste. Mais surtout, elle voudrait ne pas faire de bruit avec toutes ces petites choses sans prétention. Elle est fantaisiste en secret, à l'intérieur. Elle écrit en secret.

Celle qui tourne le dos au modèle quand elle sculpte, elle dit elle-même de ses textes : *ils manquent de cohérence, ce sont des petites choses mises bout à bout comme ça et je n'arrive pas à les structurer, à leur donner tout le sens, toute la profondeur que je voudrais.* Avec son appareil photo, elle capte un instantané, lui colle quelques mots de poésie pour vite passer au suivant, fabrique à la main des petits livrets avec ses ciseaux et sa botte de raphia. Rapide. Efficace. Esthétique. Mais sur le

chantier d'un texte, elle besogne, encore et encore, sans relever la tête, sans respirer. Elle voudrait s'arracher le meilleur et elle y gratte sans relâche. Mot à mot. Chaque mot la prend en entier et menace de la détourner de son sujet. Sans cesse, elle doit se contraindre à y retourner. *Si, j'y arriverai. Si, j'y arriverai.* Elle bâtit, déconstruit, oublie un personnage dans la lande, retourne le chercher mais en croise un autre en chemin, se surprend à retrouver dans un fossé le fil de son histoire...

Ces personnes-là, quand on les regarde avancer dans l'écriture, on imagine un chemin de graviers. Clopin-clopant elles essaient d'y vaincre leurs doutes, leurs prudences, leurs incertitudes. Chacune avance à son allure, avec l'envergure de ses propres enjambées. Sans doute qu'on pourrait trouver que leurs pas sont un peu inégaux, inexacts, comme le sont les contours de toutes ces petites pierres les unes à côté des autres. Mais voilà qu'au bout du chemin, elles s'étonnent de se retrouver aux côtés de trois autres personnes plus aguerries, rompues à l'exercice : une a été primée à des concours de nouvelles, une autre anime des ateliers d'écriture, une autre écrit comme on respire avec l'aisance du penseur.

Neuf textes au bout du compte, comme neuf

petites pierres ramassées en route sur ce chemin. Neuf petites choses, comme neuf casse-têtes pour des professeurs de littérature amateurs d'analyse de textes. Neuf histoires, sans aucune relation entre elles, sans fil commun, sans style identifiable mais qui prétendent avec modestie accrocher la connivence du lecteur.

Un livre : *Graviers*.

La culture est un bien commun vivant quand chacun l'alimente de sa fantaisie intérieure, c'est la cause que défend notre poulailler. Deux mots suffiraient pour résumer le plaisir que j'ai à éditer ce recueil : *Tous capables*.

Maryse Belloc

La Longée, novembre 2010

Auteurs

Sophie Akrouit-Gonon
Muriel Azan-Datcharry
Monique Belloc
Ghislaine Berges
Marie-Hélène Boisier
Karoll Chazal
Maud Decoint
Jean-Luc Richelle
Tine Soko

AF 5253

Muriel Azan-Datcharry
Coutras

Je suis PNC, personnel navigant commercial. Hôtesse de l'air, quoi. Quand quelqu'un me questionne sur mon métier, c'est toujours la même réaction :

- WAOUH !! Génial ! Hôtesse de l'air !

Ouais, génial, ça dépend des jours.

Vous savez, par exemple ce que l'on appelle dans notre jargon *les nuits courtes*, et bien, vous vous posez quelque part à 22h, vous arrivez à votre hôtel vers 22h30, et là, impossible de se coucher et de dormir tout de suite. Le corps, le mental, sont encore en pleine activité. Il faut, bien sûr, se déshabiller, se démaquiller. Ensuite, il faut un laps de temps plus ou moins long pour enfin trouver le sommeil vers 23h30, minuit. Alors, quand le réveil sonne à 5h du matin, vous imaginez ! Et puis, on y retourne. Il y a certains

passagers tellement horripilants, il y a les attentes dans les aéroports, il y a les mises en place, les jambes qui gonflent...

Enfin, bref, le métier d'hôtesse de l'air n'est pas toujours génial.

Heureusement, il y a quand même quelque chose que j'aime par dessus tout, c'est observer les passagers et imaginer ce qu'ils sont dans leur quotidien. Je leur invente une histoire, un métier, une vie.

Ce jour-là, j'étais dans un avion de cent places où l'on travaille à deux. Moi, je suis au fond, dans le *galley*. C'est la place règlementaire. Juste au cas où il y en aurait un qui décide de sauter par l'une des deux portes arrières. En fait, c'est le poste idéal pour espionner, analyser discrètement les passagers qui montent dans l'avion.

D'abord, j'ai tout le temps d'observer leur démarche quand ils remontent la cabine pour trouver leurs sièges. Surtout ceux qui s'installent à l'arrière. Je peux examiner en détail la façon dont ils sont habillés, leur comportement envers les autres passagers, leur visage, les expressions, les mimiques. J'écoute des bribes de conversation. J'arrive à savoir presque du premier coup d'œil lequel va me solliciter toutes les cinq minutes, lequel est de mauvais poil, lequel est pressé...

Dans un avion, il y a de tout. Des vacanciers, des hommes d'affaires, des sympas, des emmerdeurs... A force d'observer les passagers, on arrive à les classer dans différents groupes. Le plus fréquent : ceux qui ont peur en avion. Et dans ce groupe des peureux, on peut encore faire plusieurs sous-groupes. Par exemple, celui-là, anxieux, pourra être blanc comme un linge voire transpirer à grosses gouttes et s'agiter mais celui-ci ne bougera pas d'un millimètre.

Une fois, j'avais justement un passager de cette catégorie, un homme d'affaires tétanisé, qui, au moment du décollage, a juste pu attraper son doudou, une espèce de grand mouchoir, se l'est plaqué fortement sur le nez, et est resté à le renifler tout au long de la montée. C'est toujours intéressant et souvent surprenant de voir comment certaines personnes arrivent à se débrouiller toutes seules avec la peur. Parce qu'au contraire, il y en a d'autres, tout aussi stressées, qui vont m'appeler toutes les cinq minutes pour n'importe quel prétexte. Pour un verre d'eau. Pour la température trop élevée. Pour connaître la météo à l'arrivée. Et, finalement, m'avouer qu'ils ne sont pas rassurés et même parfois que ce serait bien que je m'assoie à côté d'eux pendant l'atterrissage. Il y a aussi ceux qui montent dans l'avion et préviennent tout de suite, avant même de

s'asseoir, que ça ne va pas aller.

A l'époque où on servait encore du champagne sur les lignes intérieures sans distinction de classe, la grande époque, je m'amusais à deviner qui prendrait une coupe, qui en prendrait plusieurs, qui n'en prendrait pas et, à force d'entraînement, je trouvais neuf fois sur dix.

Ce jour-là, donc, sur le vol AF 5253 à destination de Marseille, j'avais tout de suite repéré ma cible : un homme, à peu près la quarantaine, ni beau ni moche, pas très grand. Il portait un costume sombre plutôt classique et, par dessus, un drôle de manteau trois-quarts avec une capuche style esquimau sur la banquise.

L'homme arrive à son siège et, voyant qu'il doit s'asseoir près d'un autre voyageur, il s'approche pour me demander s'il peut changer de place. Il veut se mettre carrément sur le dernier rang. Je lui dis que c'est possible et je me réjouis intérieurement. Je vais pouvoir l'examiner de près celui-là. En effet, il s'installe à cinquante centimètres de moi.

Tout d'abord la presse. Plutôt de droite ? Plutôt de gauche ? Plutôt anar ? Intello ? Financier ? En général, on devine beaucoup de choses sur les gens grâce à leur lecture. Par exemple, un homme qui porte un costume bien taillé, qui ne prend qu'un café sans sucre et passe

le vol le nez dans les pages saumon du *Figaro*, et bien il y a de fortes chances qu'il soit chef d'entreprise. Ils ont tous des signes reconnaissables. Les bobos, les écolos, les profs demandent *Libé* ou *Le Monde*. Les papis et les mamies choisissent le journal local et épiluchent les pages nécro.

Mais mon passager, assis à cinquante centimètres de moi, n'est pas net. *Le Monde*. Bon, pas mal. C'est plutôt un signe d'ouverture d'esprit, d'intellect développé. Bien. Je suis assez contente de son choix. Par contre, il a aussi choisi le *Sud-Ouest* ! Ce n'est pas que j'ai quelque chose contre ce journal régional mais du coup, il me semble que mon monsieur ne peut plus être un personnage trop important, ne peut plus être un de ces grands intellectuels qui dirigent le monde. De toute façon, avec sa capuche à moumoute esquimau, c'était déjà un peu compromis.

Il a également un livre dont je n'ai pas retenu le titre mais il s'agit d'une histoire de fin du monde en 2012 selon le calendrier Maya. Bon. Alors là, je suis indécise. C'est encore moins clair : c'est peut-être un scientifique qui se documente, ou un conférencier qui se rend à un colloque, ou alors un gros naïf.

Il s'installe très méticuleusement. Il pose avec délicatesse les journaux sur le siège, l'un sur

l'autre. Puis son livre à côté. Bien aligné. Il range sa vieille valise trolley vert-bouteille en la poussant bien comme il faut sur la gauche du coffre à bagages, pour laisser de la place aux autres. Il a également un cartable qu'il place à côté de sa valise. Il le ressort. Farfouille à l'intérieur. Et, finalement, le range de nouveau sans y avoir rien pris. Il ne va pas sortir un flingue quand même ! Mais non. Il m'intrigue vraiment à accomplir tous ces gestes avec cette extrême lenteur, mais je ne peux m'empêcher de lui trouver l'air plutôt sympathique. Et puis je me délecte depuis mon poste d'observation.

Et si c'était un commercial ?

Une fois assis, tout près, il se tourne vers moi et engage une conversation standard :

- Combien y a-t-il de places dans cet avion ?
- Cent places. Et aujourd'hui vous êtes quatre-vingt-trois passagers.
- Vous pouvez me dire combien de temps va durer le vol ?
- Une cinquantaine de minutes. On a du vent arrière et il fait très beau à Marseille.

Il est poli et souriant. Il n'a pas l'air inquiet. Il me plaît bien mais décidément, il me laisse perplexe. Il a l'air d'un homme gentil, soigneux et calme. Plutôt classe. Pourtant cette capuche en moumoute et cette vieille valochette détonnent dans le tableau. Elles ne me plaisent pas et elles

faussent mon jugement. Je n'arrive pas à me décider. A le caser dans une catégorie. Et je n'aime pas ça. D'habitude je suis plus sûre de moi.

Il s'est levé et consciencieusement, a plié son manteau pour le ranger sur sa valise, mais voilà que tout d'un coup, il s'est interrompu. Il semble réfléchir, déplie le manteau et plonge sa main dans la poche extérieure. Maintenant, cette succession de gestes me paraît carrément louche et je commence à me demander s'il n'y a pas lieu de s'inquiéter pour de bon. Et si cet homme cachait une arme ? Une bombe ? En vrai ! Et puis soudain, le geste qui me fait chavirer le cœur arrive. De la poche extérieure de son manteau à moumoute, l'homme sort... une banane ! Une banane bien pliée dans une feuille de sopalin.

C'est là que j'ai explosé de rire. Je n'ai pas pu m'empêcher.

Je riais aux larmes en lui disant : effectivement, monsieur, vous avez raison d'enlever cette banane pour qu'elle ne s'écrase pas dans votre manteau, d'autant plus que les bananes, voyez-vous, voyagent très mal dans les avions. Elles noircissent et ramollissent et dégagent une odeur forte qui imprègne ce qui les touche et deviennent imangeables.

C'était un vol court et j'avais trouvé ce

personnage tellement attendrissant avec sa banane dans sa poche que j'ai été incapable de décider de ce qu'était mon homme à la banane avant qu'il ne descende de l'avion. Mais cette situation, aussi comique soit-elle, m'a émue pour longtemps. J'y pense souvent, je ne sais pas pourquoi. Ou plutôt si, je le sais. L'homme à la banane me renvoie des années en arrière. Ces années où ma mère me donnait une banane pour le goûter à l'école. Alors, chaque fois que j'y pense, j'ai à nouveau cette odeur de banane un peu trop mûre mêlée au cuir du cartable dans les narines et je suis pleine de tristesse.

Paris - Istanbul

Ghislaine Berges

Capbreton

Les jours avaient rallongé depuis son dernier voyage. Etait-ce la luminosité qui arrivait par le fond de la gare ou celle qui tombait de la verrière qui créait ce halo argenté autour de la frêle silhouette en contre-jour, au bout du quai ? L'image se fit plus nette : elle l'attendait au bas des marches du wagon bleu nuit de l'Orient-Express. Lui, cinéaste ou bien acteur ? En marchant vers elle, Antoine s'étonnait de deviner ce qui se mettait en place et d'en ressentir un curieux intérêt.

Travelling.

Son regard balayait de haut en bas, imprimait déjà la silhouette longiligne qui se précisait à chacun de ses pas : la taille cintrée par une veste courte, la jupe droite s'arrêtant aux genoux, les escarpins noirs à haut talon. Ses yeux se fixèrent

à hauteur du cou, captifs d'un foulard couleur turquoise comme une insolente gaieté sur le strict tailleur marine.

Bientôt, zoom-avant sur un ovale parfait de slave : des cheveux blonds relevés en chignon découvraient une longue nuque nacrée, des petites oreilles plaquées, un teint lumineux, des yeux d'un bleu profond.

- Bonsoir Monsieur. Je m'appelle Maria.

En même temps elle tendit sa main. Sa poignée, inattendue, vivante et chaleureuse, électrifia Antoine. Il avait tendu la sienne sans pouvoir la retenir, allant à la rencontre de l'autre comme aimantée, avec une spontanéité qu'il ne reconnaissait pas. Jamais dans la relation employé-client de la prestigieuse compagnie ferroviaire de l'Orient Express, un membre du personnel ne serrait la main d'un voyageur. Le trouble grandit en lui.

- Je suis votre hôtesse jusqu'à Istanbul. A votre service durant le voyage. Je vais vous conduire à votre cabine. Vous permettez ?

Elle passa devant lui pour monter la première marche. L'air ainsi déplacé transportait des fragrances reconnues d'agrumes et de tubéreuses. Les yeux d'Antoine découpaient la scène en plans-séquences. Tendue, la jupe fendue s'ouvrit, découvrant le haut du creux poplité, les muscles fuselés du mollet. Elle était

déjà sur la plate-forme, Antoine suivait.

Son regard, comme l'œil de la caméra, mémorisait tout d'elle : la démarche souple et androgyne sur le tapis rouge du couloir du wagon, l'étroitesse des hanches, la cambrure imperceptible des reins, le dos droit, la ligne horizontale des épaules, le port altier de la tête blonde.

Elle stoppa net et lui fit face, le prenant sur le fait, sans rien laisser paraître. Le cœur d'Antoine s'emballa comme celui d'un gamin pris en faute.
- Votre cabine, Monsieur, dit-elle en ouvrant la porte.

Professionnelle, elle en fit l'inventaire. Il n'écoutait pas. Elle repassa devant lui : figé muet, comme un arrêt sur image, le bagage toujours à la main.

- Je vous laisse vous installer. Le bar est déjà ouvert. Le restaurant sert à partir de vingt et une heures. A tout à l'heure, Monsieur.

Lorsque Antoine arriva à dire merci, elle avait déjà refermé la porte. La gorge sèche, le souffle court, que lui arrivait-il ?

Certes elle est jolie, mais pas plus que tant d'autres rencontrées ainsi. Non, elle ne m'a pas dragué. Je l'aurais senti tout de suite, j'ai horreur de ça ! Tout s'est passé si vite et si naturellement. Tout vient de sa poignée de mains ; sa main tendue vers moi a gommé la relation de service. Elle m'a traité - elle nous a traités - d'égal à

égal. C'est cela, d'égal à égal !

Quelle belle surprise tout à coup. La cohérence de son raisonnement rassurait Antoine. Mais, au souvenir du contact électrique de leur poignée de mains, son cœur s'emballa à nouveau. Il se croyait immunisé à jamais contre ce type d'émotion. Des certitudes vacillaient.

Antoine s'était préparé avec soin pour aller dîner. Ce soir, plus que jamais, il trouvait dans cette manière d'être, la meilleure façon de tenir à distance son chaos intérieur.

Dans le bar-salon, deux femmes tout en bijoux, attablées avec un homme, buvaient du champagne : conversations feutrées, tintement clair du cristal contre les lourdes bagues, rire mat. Au comptoir, Maria servait des liquides ambrés à deux hommes silencieux, déjà rivaux. Antoine s'installa dans un large fauteuil en cuir, de trois quarts, afin de pouvoir observer l'ensemble du salon en donnant l'impression de regarder la table des trois.

- Bonsoir Monsieur. Que désirez-vous ?

Antoine leva les yeux vers elle, lui commanda un Perrier tranche. Cette fois, il avait prononcé trois mots audibles. Allait-il en rester à cette relation de service ? Il suivait tant bien que mal les échanges dans son cerveau : *mon pauvre vieux, tu es pitoyable !* Quand elle revint avec le plateau, qu'elle se pencha vers la table, il s'entendit lui

demander :

- Vous êtes d'origine russe, n'est-ce pas ?
Permettez ma question, pourquoi ce prénom,
Maria, si méditerranéen ?

Le regard brillant soudain, elle lui dit sans plus d'accent que tout à l'heure, que sa mère était violoncelliste, son père ténor à l'opéra de Moscou, l'un et l'autre fous de Maria Callas. Ils s'étaient aimés sur Tosca, Norma, la Traviata ; alors, quand leur vint une petite fille, même toute blonde, ce fut Maria. Elle ajouta qu'elle-même avait fait des études de musicologie, suivant la méthode de "l'observation participante" de Bronislaw Malinowski et qu'elle préparait sa thèse sur "La compréhension de l'autre dans le partage d'une condition commune" selon Touraine, le grand sociologue français, précisa-t-elle.

- Je ne peux pas rester plus longtemps avec vous... Les clients attendent, souffla-t-elle.

Confus, Antoine bredouilla des excuses. Le charme était rompu : elle travaillait.

Au restaurant, il essaya de mettre de l'ordre dans ses pensées selon un principe qu'il avait fait sien : en toute chose, il y a le fond et la forme. Elle avait dit des autres : *les clients*, qu'était-il, lui ? Comme il aimerait en savoir plus sur "La compréhension de l'autre dans le partage d'une condition commune"... selon Maria. Il n'avait

pas faim, mais faisait traîner son dîner, craignant tout à coup de se retrouver seul dans sa cabine. Là non plus il ne se reconnaissait pas.

Quand il traversa à nouveau le bar-salon, Maria n'y était plus : c'est un homme qui servait les digestifs, il en fut soulagé.

Passé Milan, le train rapide fonçait toujours plus à l'est, à la rencontre de la prochaine aurore. A demi allongé sous la couverture en mohair, Antoine fixait la vitre noire qui reflétait comme un miroir la veilleuse éclairant son visage. Les roues sur les rails battaient contre ses tempes, scandaient à ses oreilles : ma-ri-a, ma-ri-a, ma-ri-a. Il se trouvait idiot, de plus en plus tendu, nerveux, dans l'impossibilité de dormir. A l'étroit dans sa cabine, incapable de lire, ne sachant que faire, bientôt, il commença à avoir mal à la tête. Il avait passé tant de nuits blanches à travailler, sans jamais de migraine. Naturellement, il n'avait ni antalgique ni somnifère. Trois heures du matin ou pas, ridicule ou pas, il y avait forcément une pharmacie à bord du train. Il prit la télécommande et appuya sur la touche du room-service...

Trois petits coups brefs, la porte s'ouvrit, Maria resta dans l'encadrement, le chignon doré par le halo de la lumière du couloir.

- Vous avez besoin de quelque chose, Monsieur ?

Antoine s'excusa de la déranger au milieu de la nuit. Mais qu'avait-il donc à s'excuser ainsi ? *On dirait un petit garçon*, il était furieux contre lui. Il justifia un rendez-vous important à son arrivée à Istanbul, et pour cette violente migraine qui l'empêchait de dormir, lui demanda un somnifère.

Maria fit un pas dans la cabine, referma doucement la porte derrière elle ; sa silhouette longiligne, son parfait ovale de slave, éclairés maintenant par la lueur de la veilleuse.

- J'ai mieux qu'un somnifère.

D'un geste ample elle défit son chignon ; dans un froissement de soie, les lourds cheveux blonds tombèrent sur les épaules du tailleur. Puis, elle avança vers la couchette.

- Vous permettez ?

Elle s'assit sur le bord du lit. Elle se tourna vers lui, ouvrit le premier bouton de sa veste et dit à voix basse :

- Il était une fois, Shéhérazade, fille du Grand Vizir du Sultan Shahriar...

Ava

Sophie Akrou-Gonon

Saint-Saturnin

Je m'appelle Ava. Mon père aimait Ava Gardner, ma mère non. Je suis une enfant non désirée. Mon père était heureux, ma mère non. Elle est, enfin, était avocate à Chicago et mon père chauffeur de bus. Je me suis toujours demandé pourquoi elle l'avait épousé. Elle avait gravi tous les échelons. De rien, elle était devenue avocate. J'étais fière de ma maman mais elle non. Elle n'était pas fière de moi. J'ai vécu avec mon père. Maintenant c'est lui qui vit avec moi. Ma mère, elle... elle ne vit plus. Un mauvais procès... une balle perdue... cela faisait longtemps que je ne la connaissais plus... et elle non plus.

Mon père est vieux maintenant. Il passe ses journées à regarder la télé. Il se dispute avec les enfants pour les programmes. Et des

programmes, il y en a ! Et des enfants aussi ! J'en ai huit. Bon, ils ne sont pas tous de moi mais ce sont mes enfants. Deux de mon premier mariage avec Albert : Lucile et Patrick. Albert était veuf et les tenait de sa troisième épouse décédée. J'étais la quatrième. Je me demande encore ce qui m'a plu chez lui. Ses enfants sans doute... Hum ! J'étais jeune.... De mon deuxième mari, John, j'ai eu quatre enfants : Harry, Mary, Meg et Elie. Il est parti trop tôt, lui... oui, trop tôt. Oh John, tu me manques...

Et puis, j'ai hérité d'Henri et de Charles, les enfants de la sœur de John, Juliette. Nous sommes tous des orphelins de quelqu'un. En fait nous sommes douze dans ma maison. Juliette vit avec nous. Il y a aussi le petit Ben. Lui a ses parents mais lui, il n'en veut pas. Je l'aime ce petit. Il met un peu de couleur dans notre blancheur de blancs.

Je ne sais pas comment je m'en sors chaque mois, mais ça passe, ça passe toujours. Je me dis que j'ai de la chance de tous les avoir sous mon toit.

Le matin, je travaille dans un journal. J'y distribue le courrier et prépare celui qui va partir. L'après-midi, je travaille dans un supermarché à la caisse. Le soir, après le repas, je fais le ménage dans des bureaux non loin de chez nous. Nous habitons, grâce à John, dans

une maison, ma maison, avec un petit jardin. C'est tout ce que je possède et que demander de plus ? Ma vie se résume aux enfants et au travail. Je ne sais plus depuis bien longtemps ce que veut dire vacances, repos. Je ne me plains pas, c'est ma vie.

Mais... mais aujourd'hui, je ne vais pas bien. Aujourd'hui, j'ai 40 ans.

- Debout Lucile ! Et va réveiller ton frère.

- Man ! Tu as vu l'heure ! Je t'avais dit de me lever à six heures !

- Ne discute pas !

Depuis combien de temps je fais ça ? Je prépare le petit déjeuner, je lève les uns puis les autres. Depuis combien de temps...

- Man ! Harry est encore dans la salle de bain ! Depuis qu'il a sa chérie, il en met du temps !

- Harry ! Laisse la place !

- Man, je viens d'arriver !

- Taisez-vous ! Aujourd'hui, je veux pas de dispute. Débrouillez vous !

Depuis combien de temps... j'aimerais...

- Juliette, lève-toi ! Occupe-toi des enfants !

- Mais ?

- Pour une fois, Juliette ! Profite de ta matinée pour trouver du travail.

- Oh ! Ça va ! Je me lève.

Depuis combien de temps je ne me suis pas assise et...

- Man ! Mais qu'est ce que tu fais ? Les œufs sont trop cuits ! Man !

- Mange ! Je n'ai plus le temps d'en refaire.

Oh oui combien de temps...

- Ben ! Ben, lève toi. Passe voir tes parents aujourd'hui. Vois s'ils n'ont pas besoin de quelque chose. Tu fais ça pour moi, Ben, d'accord ?

- Oui Ava.

Combien de temps...

- Ava ?

- Oui Ben.

- Tout va bien ?

- Oui !

- Sûr ?

- Oui, Ben ! Va !

Combien de temps que je n'ai pas pensé à moi ?

Ça y est, je l'ai pensé. Je suis assise là sur le trop petit lit de Ben. Il ne se plaint jamais ce gamin. Je pourrais lui faire manger n'importe quoi, il essaierait de trouver cela bon ou original. J'ai envie de rien faire. Qu'est-ce qui me prend ? Allez debout ! Ce n'est qu'un chiffre. C'est une journée comme une autre... oui c'est ça... une journée comme une autre.

- Papa ! Je pars, je suis pressée, je n'ai pas vu l'heure... À tout à l'heure...

- Hum... hum...

- Reste couché, repose toi !

Les mêmes têtes, les mêmes gens, les mêmes voisins. Il faut que je décompresse moi ou je ne vais pas tenir la journée. Allez ! Respire ma fille !

- Bonjour Madame Baxter ! Vos filles et votre noiraud sont encore venus importuner Kiki ! Il était tout essoufflé quand il est rentré hier soir de faire ses besoins. Kiki, il ne peut pas courir comme ça à faire n'importe quoi. Et...

- Madame Ollivan, il faut bien que votre chien s'amuse un peu. Il ne peut pas vivre toute la journée sur le petit canapé à sa mémèr...

- Pardon ?

- Excusez moi, je dois y aller.

Qu'est-ce qui me prend ? Bon et puis, elle l'a cherché, et toujours son Kiki par-là et son Kiki par-ci. Respire ma fille, respire. La même heure, le même bus, pratiquement la même place. Personne qui me parle, toujours cette indifférence, la peur de l'autre. Moi non plus, je n'ai pas fait d'efforts. Je suis fatiguée aujourd'hui. Personne ne me regarde ou plutôt ne me voit, moi Ava Baxter. Je ne suis que la voisine, que l'employée. Je crois que même mes enfants et ceux qui m'entourent ne me regardent plus. Je suis là, je dois être là, l'habitude, la routine... sauf peut-être pour Ben... Il sait lui.

Une larme au coin de mon œil, maintenant ! Il faut se calmer. Respire, respire !

La pointeuse. Elle n'a pas bougé de place dans la nuit. C'est un de mes rêves. Un jour, j'ai rêvé qu'elle se cachait dans l'immeuble. Tout le personnel la cherchait. On l'entendait rire ! Personne ne la trouvait. Une enquête avait été ouverte. Tout le monde courait partout. Même des journalistes avaient été prévenus de sa disparition. Tous criaient : "La pointeuse ! La pointeuse !" Et moi, j'attendais patiemment qu'elle revienne. Tout ce que je faisais c'était rire. Je riais, je riais tellement... Depuis, quand je pointe, je pense à mon rêve et je souris de la voir. Peut être un jour elle partira, peut être... Les gens doivent penser que je suis contente de venir travailler, et je suis contente de travailler. Mais aujourd'hui, non... non ? C'est la première fois de ma vie que je pense à cela. Respire, respire.

- Eh, tu vas où comme ça ?

J'ai horreur de ces gens qui vous considèrent comme rien. *Je ne suis pas rien*. Sans moi, ils n'auraient pas leurs fichus courriers.

- Quoi ? Je crois que j'ai répondu méchamment.

- Hé ! Je suis pas l'imprimerie !

Mais qu'est ce qu'il me dit ? Qu'est-ce qu'il veut ?

- On n'a pas élevé les cochons ensemble ! Alors j'aimerais que vous me vouvoyiez, Monsieur !

- Putain ! Tu te trompes de service et il faut que

je m'excuse en plus ! Ramasse ce putain de courrier et quitte mon service. Et sois heureuse que je n'aïlle pas plus loin. Et tu me feras le plaisir de t'excuser avant de partir. T'as compris ?

Tu as de la chance, oui de la chance, que j'aie besoin de ce travail. Respire, respire.

- J'attends !

- Excusez-moi Monsieur, je ne suis pas dans mon assiette aujourd'hui.

- Allez ! C'est bon pour cette fois ! Tu peux y aller.

Tu as besoin de ce travail. Tu as besoin de ce travail. Tu as besoin de ce travail. Tu as besoin de ce travail. Respire, respire.

- Madame Baxter ! Qu'est-ce qui se passe ? Monsieur Smith dit que vous l'avez insulté ?

- Je dois y aller c'est l'heure, Monsieur Libenski !

Vite rentrer à la maison. Il n'y a que Papa et... Juliette, si elle n'a pas trouvé de travail. Oui, Papa et Juliette. Vite, faire le repas du soir, déjeuner. Je n'ai pas faim. J'ai envie, non je n'ai pas envie...

- Ma chérie, ça va ?

- Quoi ?

- Tu n'as rien mangé ?

- J'y vais Papa ! À ce soir !

J'aime embrasser mon père sur le front. J'ai l'impression que je suis encore sa petite fille et

qu'il m'embrasse sur le front. J'aime son odeur. Je suis encore sa petite fille, une petite fille de 40 ans... Respire, respire. Le bus. Le même chauffeur depuis maintenant dix ans... Oh John, tu me manques. La pointeuse. Celle là, elle ne s'est jamais sauvée. J'enfile la blouse et c'est parti pour cinq heures. Que se passe-t-il ? Pourquoi les clients ne passent pas à ma caisse ? Pourquoi ils me regardent bizarrement ? J'ai quelque chose sur la figure ? Pourquoi elle râle celle-là ? Pourquoi...

- Ava ? Qu'est-ce que tu fais ?

- Pardon ?

- Tu n'as pas ouvert ta caisse !

- Quoi ?

- Ta caisse !

- Merci Chi !

- Ouvre vite ! Voilà le tordu !

- Que se passe-t-il Madame Chi ?

- Rien, Monsieur Strifte !

- Je vous ai à l'œil vous et votre copine !

Imbécile. Je n'ai pas de copine. Là-bas, le soleil. Il fait toujours chaud et beau, là bas. Papa me disait toujours, *un jour on ira en Californie, car le soleil brille sur nos têtes et dans nos cœurs*. Je le sais bien moi que le soleil ne brille dans nos cœurs que si on le mérite ou si on est heureux. Suis-je heureuse ? Est-ce que le soleil brille dans mon cœur à moi ? John, longtemps, trop longtemps...

J'aimais comment tu me prenais dans tes bras et quand tu me soulevais. J'aimais quand tu venais me chercher, quand tous les enfants étaient au lit, et que tu caressais mon corps et que tu...
Respire, respire.

- Mais Madame, vous mélangez tous les articles !

- Que se passe t-il encore ?

-

- Madame Baxter, stoppez tout ! Madame Baxter, je vous ai donné un ordre !

- Elle va pas bien cette caissière !

- Vous entendez ? Je vous demande de vous arrêter ! Cessez tout immédiatement !

John. John... Oh oui, il fait bon où tu es...
Qu'est-ce qu'il a à gesticuler celui-là ?

- Vous êtes virée ! Virée ! Prenez votre solde et disparaissez ! Fichez-moi le camp d'ici !

Et voilà ! Dix ans de bons et loyaux services et pour quelques courses mélangées... Pourquoi j'attends devant le magasin ? J'attends quoi ? Machinalement le bus. Pas la même heure, pas les mêmes têtes. Je marche. Mon esprit est vide. Penser. À quoi ? Tiens ? Je me trouve devant les bureaux. Allons nettoyer tout ça ! Du balai ! Du balai, saletés de...

- Ava ? Tu viens drôlement de bonne heure aujourd'hui ! Tiens voilà les clefs. Ava ?

-

Un robot. Voilà, ça doit être ça, je suis un

robot obéissant. Respire, respire. Nettoyer. Nettoie, nettoie nettoie nettoie nettoie nettoie !
John !

- Ouf ! Il est là, ce fichu dossier ! Moi, et le rangement ça fait deux... Bon, j'ai encore le temps de me changer et à moi... Il y a quelqu'un ? C'est quoi ce bruit ? Qui êtes vous ? Madame ? Madame ?

Rien.

- Madame ?

- Ava.

- Madame Ava, vous seriez mieux sur une chaise que par terre à pleurer. Je vais vous chercher à boire.

J'obéis. Je m'assoie. Pourquoi ? Qui est-ce ? Je l'écoute. Il a une voix douce et rassurante. Je me sens bien.

- Allez, buvez ! C'est juste de l'eau ! Vous n'allez pas vous saouler avec ça ! Vous voulez discuter ?

Silence. C'est bon le silence.

- Eh bien, dites donc, vous n'êtes pas bavarde ! Écoutez, je dois partir, on m'attend à une réception et... écoutez, dites quelque chose, je ne peux pas vous laisser là, dans l'état où vous êtes ! Vous comprenez ? C'est l'heure. Je dois y aller...

Il part avec son dossier jaune sous le coude.
Ah non ! Il revient.

- Je ne peux pas partir sans que vous m'assuriez que vous allez pas faire de bêtises ! Alors, je ne

vais pas partir, je vous écoute.

Il m'amuse ce monsieur. Il a haussé la voix. Il fait l'autoritaire. Dans sa voix il n'y a rien de mauvais, bien au contraire. Elle est gentille sa voix et son regard est doux.

- Voilà qui est mieux. Je préfère quand vous souriez ! Honnêtement vous avez besoin de rien ?

- J'ai 40 ans aujourd'hui.

- Bon anniversaire !

- J'ai peur !

- Oui... Quand j'ai eu 40 ans je me suis demandé si mes parents étaient fiers de moi ! Je sais que je ne vis pas la vie de mes rêves mais je me débrouille. Je travaille pour la mairie. Je conçois les parcs, les espaces verts... ce n'est pas évident car le maire, il ne veut que des buildings... pour les dingues... Dings, dingue, c'est drôle non ? Je vois que vous riez. Je suis rassuré. Tenez, je vous montre.

Son dossier jaune. Il ouvre son dossier jaune. Je pensais que jamais je ne saurais ce qu'il y avait à l'intérieur.

- C'est très joli. C'est où dans la ville ?

- Nulle part ! C'est un projet. Bon, vous permettez que j'y aille ? Je dois y aller ! Vous me promettez de faire attention à vous ?

Et il prend mes mains dans les siennes. Il me regarde. Une sensation. Une sensation que je

croyais à jamais enfuie.

- Promis ?

Et il disparaît.

Depuis combien de temps quelqu'un ne m'avait pas parlé, touchée, regardée, écoutée ? Je reste assise pour que ce moment reste. Je reste longtemps assise...

Elle court

Monique Belloc
Pessac

Il pleut. Elle court dans la nuit glacée. Elle a froid, des larmes se mêlent aux gouttes qui cinglent son visage. La pluie tombe drue et elle n'arrive pas à distinguer les trottoirs, les pavés, les voitures stationnées tout le long. Elle avance quand même, à l'aveugle, elle court dans la rue obscure. Sur les façades tous les volets sont clos. Elle est seule et en danger. Toutes ces fenêtres fermées qu'elle distingue à peine ! Et ces minces filets de lumière filtrant à travers les volets baissés. Elle a l'impression d'être suivie, épiée et son angoisse augmente. Affolée, elle court sans se retourner.

Elle s'entrave dans une poubelle, tombe, se relève, glisse sur le pavé mouillé, s'étale, se relève chaque fois et reprend sa course éperdue. Elle doit s'éloigner de la prison aux murs

blancs. Tous ces gens qu'elle avait autour d'elle, habillés de blanc de la tête aux pieds, doivent déjà être à sa poursuite. Elle ne veut plus jamais les voir, plus jamais regagner ce lit couvert de draps blancs. Elle aimerait avoir moins froid...

Elle court et sa pensée repasse en boucle tout ce qui l'a conduite dans cette bâtisse effrayante. La brutalité de son père lui pince encore le cœur. Pendant longtemps elle l'a laissé faire sans oser bouger. Elle se croyait coupable lorsqu'il l'humiliait ainsi, la salissait, lui salissait le corps et l'esprit. Il savait si bien lui inculquer ce sentiment de culpabilité. Et sa mère... Pourquoi, lorsqu'elle se plaignait, sa mère laissait faire ? Et sa sœur qui la traitait de menteuse... Elle aura toujours cette rage. Toujours.

Elle court et le film de cette nuit sordide se déroule dans sa tête embrumée par la fatigue. Sa détermination soudaine à refuser. Pourquoi ce soir-là ? Pourquoi a-t-elle décidé tout d'un coup que tout cela devait cesser ? Elle revoit chaque minute, chaque geste : le ceinturon, les coups, comment elle serrait les dents. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il agissait ainsi, qu'il se satisfaisait sur elle, qu'il la laissait blessée, frémissante d'humiliation, qu'il repartait sans un regard. Cette nuit-là, elle en a eu assez. Elle était décidée. Il fallait que ça s'arrête. Comme un automate, elle a pris un couteau dans la cuisine.

Elle se délectait, à l'avance, de l'effroi de son bourreau. *Il va comprendre ce que c'est que la peur.* Il dormait. Elle s'est approchée d'un pas hésitant, étouffé, pour ne pas le réveiller. La scène d'horreur est vive dans sa tête. Son père qui ouvre l'œil, l'aperçoit. Trop tard. Il n'a pas eu le temps de se dégager lorsqu'elle s'est mise à frapper, frapper, frapper, jusqu'à épuisement de sa colère. Le sang partout, sur le lit, sur sa mère qui hurlait, qui ne s'était pas levée assez vite. Trop tard. Et sa sœur, la garce, elle avait dû appeler les secours. Elle entendait les sirènes. Les pas lourds dans l'escalier. Elle s'est assise sur la chaise, au pied du lit. La colère était partie. Sa mère n'était plus là. Elle ne l'avait pas vue sortir de la chambre. Et lui. Elle le regardait. *Est-il mort ? Enfin ? Juste inconscient ?* Il ne bougeait plus. Les pas se sont rapprochés, une silhouette est apparue dans l'entrebâillement de la porte, et puis d'autres.

Après elle ne sait plus. Comment tout cela s'est enchaîné ? Est-ce que la police est venue l'arrêter ? Ce sont des individus vêtus de blanc qu'elle voit. Elle comprend que ce sont des médecins ou des infirmiers. Ils se jettent sur elle. La folle. Ils la maîtrisent, elle se débat, elle ne veut pas que ces hommes la touchent. *Ne me touchez pas !* Mais ils lui passent rapidement une robe qui l'étouffe et ils l'emmènent, la traînent,

la font monter de force dans l'ambulance. Quelqu'un lui fait une piqûre dans le bras. Elle se souvient un peu. Allongée sur cette banquette, elle avait l'impression d'avoir de la fièvre, elle avait très chaud. Le transport était assez rude, elle était secouée, ballotée, elle avait envie de dormir. Elle a eu un sursaut de panique quand elle a pensé qu'elle avait encore du sang de son père sur elle. L'odeur fétide du sang qui, petit à petit, coagulait sur son visage, lui a donné envie de vomir. Elle aurait bien voulu savoir ce qu'ils allaient faire d'elle, mais elle n'arrivait pas à parler. Elle a peut-être dormi parce que dans son souvenir c'est là que les sirènes s'arrêtent...

Après, elle était seule. Dans une chambre, attachée sur un lit, au milieu de ces murs blancs qu'elle détesterait. Un homme est venu la chercher. Il l'a amenée dans une pièce, il l'a faite asseoir et il s'est installé derrière un grand bureau.

- Je suis le docteur Glomeuil...

Il avait l'air gentil mais il avait des yeux de tortue. *La globule*. Chaque fois qu'elle pense à ce surnom qu'elle lui a donné, elle a envie de rire. *La globule. La globule.*

- Est-ce que vous savez où nous sommes et pourquoi vous êtes ici ?

Elle ne voulait pas lui parler.

- Vous êtes à la clinique Beauséjour. Vous êtes

ici sur ordonnance du juge pour y être soignée. Vous êtes accusée de tentative d'homicide. Est-ce que vous voulez me raconter ce qui s'est passé avant que vous arriviez ?

Elle ne voulait pas lui parler. Elle ne voulait pas répondre comme une petite fille bien sage, elle ne voulait pas lui raconter, ce qui l'avait décidée à agir, non elle ne regrettait rien, non elle ne voulait pas s'inquiéter du sort de son père.

- Vous allez rester ici un certain temps et il faudra coopérer car nous devons vous soigner.

Elle ne voulait pas lui parler. Elle n'était pas folle. Mais elle ne voulait pas lui parler et elle ne voulait pas qu'on lui parle. Il pouvait toujours essayer de la rassurer, de lui faire croire qu'on l'avait emmenée là pour l'aider. Elle n'était pas dupe, pas dupe, elle savait que *La globule* allait la ramener dans la chambre blanche et l'enfermer. Au bout d'un moment de silence, *La globule* a appuyé sur une sonnette. Deux grands gaillards sont arrivés, et ils lui ont fait parcourir dans l'autre sens le long couloir aux portes closes. Des gémissements. Des cris. Il y avait des gens enfermés. Des fous. Elle, elle n'était pas folle. Mais ils avaient un air entendu comme pour lui dire :

- Ce que tu as fait n'est pas normal, tu peux être sûre que tu es là pour un bon moment.

Elle ne voulait pas rester enfermée dans cette chambre froide, aux murs blanchis, aux fenêtres grillagées. Elle s'enfuirait.

Elle a encore sur la langue le goût des cachets multicolores qu'elle a dû avaler tous les jours pour être calme et celui du soir qui la faisait tomber dans son lit comme une souche. Elle refusait de manger. Elle maigrissait. Trois longues semaines dans cette prison.

Et son père ? Aucun organe vital touché. Il s'était rétabli. *La globule* lui donnait de ses nouvelles presque à chaque entretien.

Hier soir, il l'a prévenue de sa visite : *Il veut vous parler*. Elle ne veut pas. Elle ne veut pas le voir. C'est pour ça qu'elle court sous la pluie comme une loque à moitié folle. Elle s'est échappée de la clinique. Beauséjour ! Tu parles. C'était plus facile qu'elle pensait... Pourquoi ce malade lui barrait l'accès ? Elle l'a bousculé de toutes ses forces. Elle a entendu le bruit sec du crâne quand il a cogné contre le lavabo, mais elle a réussi à enjamber la lucarne, à se glisser dans le trou et à sauter dans le jardin. Puis elle a attendu à peine quelques secondes près du portail automatique et le portail s'est ouvert pour laisser passer le fourgon de 22h. Elle a bien calculé son coup. Elle a réussi ! Mais, maintenant il faut qu'elle coure, sans s'arrêter. Ils sont déjà à sa

poursuite.

Elle court. Les lueurs blafardes des réverbères n'éclairent rien. Elle grelotte. Elle est épuisée. Elle a eu tort de refuser de manger. Maintenant elle a la tête qui tourne, elle n'a plus de souffle et il faut qu'elle s'arrête. Qu'elle se repose. Et puis, au fond de cette longue rue elle aperçoit les gyrophares qui viennent dans sa direction. C'est fini. Elle n'a plus la force de courir. Quelque chose s'est cassé. Elle s'assoit sur la marche d'une maison. Elle les attend. Tout redevient comme avant. Elle sait qu'ils vont à nouveau l'enfermer et lui administrer un calmant pour qu'elle dorme plusieurs heures.

La Globule a dit qu'il viendra aujourd'hui, qu'elle ira mieux, après. *La Globule* ne sait rien. *La Globule* ne comprend rien. *La Globule* ne voit pas qu'elle se sent trop mal à l'idée de revoir ce père qu'elle n'a pas su tuer. Elle va leur en faire voir à eux puisqu'ils ne veulent pas comprendre. Finis les médicaments, les douches froides, le gavage aux perfusions. Calmement, froidement, elle plie soigneusement ses affaires, se coiffe, ferme son armoire, repousse les tiroirs de la commode, jette un dernier regard autour d'elle, s'allonge dans ses draps blancs et attend qu'ils viennent la chercher. Elle serre dans sa main un morceau de la vitre qu'elle a cassée...

L'Amagore

Tine Soko
Sauveterre de Guyenne

Lapopie était célèbre pour ses maisons troglodytes. Réaménagées dans l'esprit du Causse, c'étaient de véritables refuges. Douillets. Fort appréciés face à cette nature sèche qui régnait sur le plateau. Une autre curiosité était sa grotte. La grotte de l'Amagore, disait-on, saignait tous les sept ans au solstice d'été. Elle répandait une odeur à soulever les cœurs. Toxique. Les plus téméraires qui osaient s'en approcher n'y résistaient pas. Ils s'enfuyaient sur le champ. Les plus obstinés s'évanouissaient quelques instants puis s'échappaient. A ce sujet, les ragots, les hypothèses les plus folles, alimentaient les conversations. Il s'agissait d'un poison né d'une trahison. Non, il s'agissait d'un phénomène surnaturel tout simplement. On disait même

qu'une habitante détiendrait un secret. Des étrangers étaient venus questionner les villageois mais le mystère demeurait. Qui aurait pu s'aventurer à l'intérieur de cette grotte pour découvrir l'origine de cet écoulement nauséabond ? A part un sans-odorat borné, personne.

Aïssa vivait au cœur du village, non loin de l'église, dans la rue de la Gargouille. Aïssa disait que les nuits sans lune, en hiver, les pavés polis par les pèlerins murmuraient des prières. Aïssa était peintre. Elle avait aménagé un atelier dans un coin de sa maison. Un antre ouvert sur le passé de la cité, où des odeurs de solvants et de gras se mélangeaient. Elle dessinait depuis toujours et c'était un don que l'on n'avait jamais vu de très bon œil dans sa famille. Dès l'adolescence, elle avait utilisé charbons de bois, poudres de végétaux, sucs de toutes sortes pour exprimer sa passion. Elle trempait son pinceau dans la sève du terroir et ses tableaux en restituaient les arômes subtils. Elle excellait dans les natures mortes, si alléchantes que le regard en salivait.

Sa grâce et son élégance avaient rendu fou plus d'un homme, mais seul Fernand avait conquis son cœur par un esprit aussi bon que curieux. A l'âge de vingt ans, elle l'avait épousé. Fernand, l'apothicaire. Dans son arrière-

boutique, il jonglait avec les simples. En les mélangeant, triturant, tamisant, il obtenait des poudres, huiles, liqueurs et les amalgamait en baumes, potions, sirops, tisanes, afin de soulager les maux.

Beaucoup d'années avaient passé depuis ses noces et Aïssa portait maintenant avec force ses quatre-vingts ans bien carillonnés. Devant sa maison, le chevalet, les fusains et les couleurs attiraient toujours et encore les promeneurs. Aïssa avait toujours conservé son allure svelte et solide. Son regard était resté clair. Il ne laissait pas indifférent. A trop le fixer, on perdait la pensée, la voix et peut-être même son chemin.

En quittant le village par le sentier qui surplombait la grotte et en se promenant sur la friche, on découvrait une borie. Entourée de ronces et d'orties. Seule l'entrée était désherbée. Elle était occupée par Barnabé, un berger sans famille, un peu voûté, mal rasé. Toujours accompagné de son chien Aspro. Les enfants aimaient bien les taquiner mais surtout pour chasser leur peur. Aussi rustre que brave, Barnabé vivait à l'écart. On se méfiait de lui et il se méfiait des rumeurs. Discret à l'excès, un jour, il avait fini par cesser complètement de parler à ces hommes qui étaient pris au piège de leurs sentiments et de leurs humeurs. Il y avait des années que personne n'avait plus entendu le son

de sa voix. Dans son corps anguleux et robuste circulait une troublante bonté mais dans les foyers, il suffisait que les parents évoquent Barnabé pour que les *drôles* turbulents se taisent.

Barnabé avait un seul ami. Il avait grandi dans les pas de Fernand l'apothicaire, de treize ans son aîné. Il avait toujours été fasciné par cette magie qui transformait les herbes folles en philtres bienfaisants. Fernand opérait cette magie. Pour soigner les brûlures, les abcès, les démangeaisons, les insomnies et les maladies honteuses, Fernand savait distiller les fleurs que les moutons broutaient. Dans sa cabane en pierres sèches, Barnabé s'était mis à faire ses propres expériences. Il testait des mélanges à base végétale afin d'obtenir une laine plus douce et bien colorée. C'est ainsi qu'il avait découvert sa décoction.

Un été, vers la mi-juin, un jeune homme arriva au village. La trentaine, distingué. Dans ces ruelles où il avait passé les vacances de son enfance, il entendait encore en glissant ses semelles sur les pavés, la voix forte de son oncle : *Renan ! Renan, reviens ! Laisse donc Aïssa peindre tranquille.* Son oncle pouvait toujours crier. Sa curiosité de mioche l'aspirait à nouveau vers l'atelier de la belle dame.

Deux hommes discutaient place de l'église. Renan s'engagea dans la rue de la Gargouille.

Son cœur battait fort. Tout de suite il se sentit tiré vers l'atelier de son enfance. Il avait deux choses importantes à faire : parler avec Aïssa et voir la grotte de l'Amagore.

Il la reconnut dans l'instant alors que, le regard hésitant, elle se demandait où elle avait déjà vu cet homme.

- Aïssa ! Bonjour. Tu me reconnais ? Je suis Renan. Tu sais. Le neveu de Roger le curé. Tu te souviens ? Je venais en vacances.

- Renan ? Renan ! Elle l'embrassa aussitôt. Ça alors ! Tu as bien grandi. Quel bel homme tu fais, dis donc ! Entre. Entre. Pour boire un café avec ta vieille Aïssa. Tu bois du café ? Fernand ! Hé, Fernand ! Viens vite. Viens voir ! Nous avons une visite. Vite ! Viens. C'est Renan !

Fernand accourut à toutes jambes. Le fiston connaissait aussi bien le laboratoire d'apothicaire que l'atelier d'artiste. Il y avait appris la pesée des racines, des feuilles, le pilage des végétaux mais aussi les rudiments de la science botanique. Enfant, il était fier d'être au cœur de la fabrication des mixtures. Renan était l'enfant que ces deux-là n'avaient pas eu.

Dans la cuisine, tout était comme avant. Même les odeurs d'autrefois semblaient s'être accrochées aux murs. Le café, toujours servi dans le bol aux cerises, avait le goût des confidences. Seul, le chat n'était plus le même.

Mais il ressemblait étrangement à sa grand-mère dans une espiègle séduction angora.

Renan avait laissé le tableau dans la chambre d'hôte. Il ne voulait pas en parler tout de suite. Il préférait avancer prudemment dans cette énigme sans attirer les soupçons. C'était une nature morte qu'il avait dénichée dans un vide grenier à Nantes. Bien qu'il soit œnologue et passionné de botanique, il n'avait pas été vraiment séduit par cette grappe de raisin mais l'œuvre était signée Aïssa ! Chez lui, en l'examinant de plus près, il avait remarqué que l'angle en haut à gauche s'écaillait. En grattant un peu, une autre peinture d'un rouge violent et intense se révélait. Très minutieusement, à l'aide d'un couteau fin, il avait mis à nu le portrait d'une femme portant à son cou un pendentif avec une curieuse boursoflure. Il avait incisé cette bosse qui l'intriguait d'un coup de lame. Que cachait ce camé ? Un morceau de cahier jauni bien plié sur lequel quelqu'un avait écrit une formule qui mentionnait tout un tas de plantes qu'il connaissait mais aussi une plante d'ombre dont il n'avait jamais entendu parler. Ce jour-là, Renan avait décidé de retourner à Lapopie avec le tableau et le papier et de revoir Aïssa.

Maintenant il y était. A lui de décrypter ce petit papier froissé qu'il avait en poche.

Il était excité par une heureuse nervosité.

Gourmand d'indices, il accepta de dîner chez ses vieux amis sans avoir très faim. Il fit le tour du jardin avec Fernand. Même les yeux fermés il aurait reconnu ces senteurs si particulières de buis, figuier et menthe qui évoquaient ses jeux d'enfant. Aïssa rangeait des gravures. En retraversant l'atelier, le regard de Renan s'accrocha au croquis d'une plante. L'avait-il déjà vue ? Où ? Il ne dit mot. Il frissonna. Une émotion vaporeuse l'envahissait. Il avait en tête la grappe du tableau, et il pensa que certaines cachaient bien leur jus. Au même instant, Aïssa se racla la gorge. Tout se passait dans les regards. Au cours du repas Renan leur confia sa façon de débusquer des vins de qualités à l'ombre des grands crus classés. Il avait du nez... Il leur raconta ses rencontres avec des viticulteurs pas toujours le cul sur leur tracteur. Ceux qui écoutent la terre et tâtent les grains en les cultivant avec respect du cep à la bouteille. D'un vignoble à un chai, Renan prenait le temps d'admirer les fleurs des fossés et de goûter les baies des haies...

Aïssa l'écoutait. Elle paraissait troublée. Fernand souriait, fier du *gamin*. Dans cet univers familier, Renan tâchait de capter tout ce qui pourrait orienter sa quête. Mais il n'osa pas sortir le papier de sa poche pour questionner Aïssa. Après avoir goûté la fine, il prétexta la fatigue du

voyage pour s'éclipser. En prévision de sa mission du lendemain - il comptait bien se rendre dans cette grotte - il demanda à Fernand des huiles essentielles sensées le protéger des moustiques. Celui-ci lui tendit le flacon et ajouta :

- Tiens ! Tu sais que demain, c'est la Saint-Jean. Il y a la fête le soir sur la place. Tu es invité, bien sûr.

- Ah, c'est bien. Oui. J'y serai.

Il les remercia pour le dîner et leur souhaita une bonne nuit. Sur le chemin du gîte, il croisa un sac d'herbes sauvages. Dessous, un homme un peu courbé. Il s'arrêta, recula et reconnut le berger.

- Bonsoir Barnabé, tu me reconnais ? Je suis Renan.

Le berger posa son fardeau et s'épongea le visage.

- Je suis vraiment content de te trouver là. Le temps me presse mais je monterai à la Borie plus tard. Promis. Il paraît que tu as fabriqué des nouvelles teintures. Mais je crois qu'il vaut mieux qu'on se dépêche, là. Le ciel gronde.

Barnabé rechargea son sac. Il avait l'air heureux. En observant le couchant, Renan pressa le pas. Il voulait atteindre la grotte avant la nuit. Lianes et arbustes épineux dissimulaient l'entrée. Il flaira le lieu avec fougue et repéra un

bosquet où cacher son équipement. Il s'était juré de ne pas y pénétrer avant le jour fatidique. Emoustillé, il galopa jusqu'à sa chambre d'hôte à la lumière des éclairs. La nuit fut courte. Les heures lourdes.

A la première lueur du jour, il se leva d'un bond et se prépara. Il escalada presque au pas de course le chemin boueux malgré sa panoplie d'explorateur. Personne en vue, dans cette aurore qu'il aurait voulu déjà crépusculaire. Il déposa son paquetage discrètement à l'endroit qu'il avait repéré la veille. En redescendant par le sentier des églantiers, il fut stoppé brusquement par un éboulement de rochers. Il était agile. Il contourna l'obstacle et arriva dans le bourg où l'agitation des ruelles ruisselantes annonçait les festivités de la journée. Des artisans drapés comme au temps jadis installaient leurs boutiques. Les femmes préparaient les bouquets d'angélique, de millepertuis et de verveine; ici, on savait que les *herbes* cueillies la nuit de la Saint-Jean, ont des pouvoirs accrus. Pouvoirs médicaux et pouvoir de faire deviner les choses. Renan, en sifflotant, se dirigea vers l'atelier d'Aïssa pour boire le café. Sur le pas des portes, l'orage de la nuit drainait les conversations. Pour les uns, un bon présage. Pour les autres un malheur en héritage car c'était une année en 7 !

Renan saluait la providence qui favorisait son expédition : il venait d'apprendre l'annulation de la procession à la grotte à cause des chutes de pierres. Elle serait remplacée par des offrandes au calvaire dans la direction opposée. Ainsi en était-il, la voie était libre...

Au fil des heures, les visiteurs s'agglutinèrent autour des conteurs, jongleurs, musiciens dans le fumet des grillades. Renan, en moine, déambulait, l'oreille aux aguets des ragots dans la foule qui chantait, dansait, trinquait. Il fut l'un des premiers à sauter le feu en y jetant un vœu selon la tradition. Le verbe gai, il faussa compagnie à ses amis et quittant la lueur des lampions, il grimpa à la grotte en se méfiant des curieux. Il l'atteignit au premier coup de pétard annonçant le feu d'artifice. Il serait tranquille.

Il récupéra son équipement, quitta sa robe de bure pour enfiler une combinaison imperméable. Botté, ganté, masqué, muni d'une lampe frontale, il se faufila entre lierre, orties et ronces en pensant que ces mauvaises herbes cachaient bien des vertus. Comme un scaphandrier, il pénétra dans l'ancre à la limite de l'apnée. Un homme pouvait y tenir debout et une dizaine en son centre. Seuls quelques flops de gouttes d'eau rompaient ce silence. Il avança doucement se faisant des frayeurs avec ses ombres. Il trébucha, resta un instant appuyé

contre la paroi cabossée et se retourna pour explorer du regard la voûte d'entrée.

Face à lui une lueur phosphorescente attira son attention. Il s'approcha et distingua un feuillage vineux, visqueux protégeant un énorme bouton floral vert pâle. Il le fixa. Sans le toucher. A bien l'observer, il eut l'impression que la tige grandissait. Un instant il retint son souffle. La fleur déplia d'un coup ses quatre pétales. Des tentacules. Elle les agitait lentement comme une invitation à la danse. Un éclair illumina la grotte. Des candélabres de givre pendaient du plafond. Renan médusé, ne bougeait plus. Du feu circulait en lui. Par de fétides flatulences, le calice libéra un nuage de spores d'or. Renan étternua, la tige se brisa avec un son cristallin; un suc sanguinolent perla. Une odeur écœurante d'entrailles chaudes se répandit dans le ventre rocailleux. Renan se sentait au bord de l'évanouissement. Il respira juste à temps quelques gouttes du flacon de Fernand. Ainsi, il retrouva ses esprits et suffisamment d'énergie pour recueillir minutieusement la précieuse sève pourpre qui suintait des parois. Dehors, l'orage s'était calmé. De nouveau la nuit régnait autour de lui. Il s'agenouilla près de la fleur qui échappa une larme de sang dans un ultime spasme. Il la ramassa délicatement et la déposa dans une boîte ronde transparente. Sur l'étiquette il

marqua : *Lapopie*, 24 juin 2007, à répertoire.

Puis, il sortit très vite de là, sans palier de décompression, et, de retour à l'air vif du Causse, il se sentit un peu sonné et nauséeux. Il s'ébroua. Il rangea son trésor, et redescendit tremblant mais heureux comme un gamin. Il eut envie de contourner la grotte et d'emprunter le chemin qui dominait le village. De là, il entendait les accords de vielle et les flonflons de la fête. Il trouva Barnabé dans un fossé, en train de récolter à la lueur de la lune les fleurs de la Saint-Jean. C'est en voulant lui demander quelles herbes il ramassait, qu'il s'aperçut que plus un son ne sortait de sa bouche ! ? Renan comprit tout de suite ce qui lui arrivait quand Barnabé leva la tête, lui adressa son sourire plein de chicots et lui dit : *C'est ton tour, mon garçon.*

Dans la foulée Barnabé fila chez Aïssa et Fernand pour fêter sa voix retrouvée. Ils avaient repéré ensemble le profil de celui qui la perdait aujourd'hui et ils discutèrent jusqu'au matin du meilleur moyen d'hameçonner le suivant, qui la perdrait dans sept ans.

Renan, quant à lui, rentra à Nantes sans saluer Aïssa et Fernand. Sans comprendre très bien tous les tenants et les aboutissants de ce qui lui arrivait, il avait flairé que ses *vieux amis* n'y étaient pas étrangers. De toute façon, il était impatient de poursuivre l'aventure avec son

père. Ne s'exprimant plus que par écrit ou par geste, il dessina la fleur. Etre muet pendant sept ans, foi de botaniste, ce n'était pas si cher payé pour ce précieux suc purpurin.

En effet, après avoir reconnu et classé la plante dans la famille des labiées polyglotum irritabilis, ils découvrirent que sa fleur rarissime ne pouvait éclore que tous les sept ans et qu'à cette occasion, la sève sécrétait un alcaloïde aux vertus sédatives qui inhibait les peurs.

Son père en élaborait un nouvel élixir floral apaisant qu'il nomma : Amagore de Lapopie

La fête inachevée

Marie-Hélène Boisier

Frouzin

L'objet gisait au milieu du sentier, parfaitement insolite dans ce cadre bucolique. De loin, je n'avais rien remarqué, ou plutôt j'avais cru distinguer une souche d'arbre barrant le chemin. Quelle surprise de me trouver devant un tambour, un énorme tambour, de ceux-là même dont on se sert pour accompagner le tempo dans une fanfare. Les chromes brillaient au soleil, une cordelette dorée passait en zigzags tout autour de l'instrument en s'achevant par deux pompons tressés en soie rouge et or.

Je campais depuis plusieurs jours sur le plateau de Millevaches en Creuse. J'avais planté ma vieille tente dans une clairière tout près d'un ruisseau où je pourrais pêcher à ma guise. J'aimais par-dessus tout aller me promener dans ces forêts de hautes futaies, m'enfouir dans le

silence imposant de la nature, percevant seulement les bruits familiers des animaux et le souffle du vent dans les branches. Tout cela m'était devenu coutumier depuis le temps que je venais passer mes vacances dans cette région si calme et reposante.

Je ne fréquentais guère les gens du village, trop curieux, trop terre-à-terre, trop propriétaires. Ma nature réservée et la confiance que j'accordais avec parcimonie à mes semblables m'avaient donné la réputation d'être un ours, un étranger. Je préférais à la compagnie des hommes celle de la forêt. Je savourais ce bien-être qui frôle l'âme dès qu'on s'engage loin dans les broussailles. Si je détestais quelque chose par-dessus tout, c'était bien le cortège des fanfares, harmonies et autres orphéons à la sonorité absurde ou pire, le tintamarre des troupes partant en guerre et en musique à la *vas-y donc !* Tout ce qui de près ou de loin avait un rapport ou simplement une petite similitude avec quelque chose de guerrier me fichait en rogne pour longtemps ou me donnait la nausée.

Ce tambour semblait me narguer, posé là, sur ce sentier à peine effleuré par le pied de l'homme. Moi qui m'octroyais l'ineffable jouissance d'être un homme libre, soudain la vision de cet instrument de vacarme mettait à mal ce sentiment d'être seul au monde, en paix,

sans personne pour venir me casser les pieds. Egoïstement je m'abandonnais à dame nature pour mon plaisir, réfractaire à la ville, à la bêtise humaine... un alibi comme tant d'autres pour m'entêter à ne plus devoir me justifier.

Qui donc s'était aventuré à polluer non seulement ma vue en ce chemin, mais aussi mes pensées ? J'étais déchiré par cette intrusion, cette irruption incongrue dans mon univers si vaste, si sauvage, tant éloigné de la *fête à Jojo* ou des commémorations devant les monuments aux morts. Cette chose sur mon chemin, me dérangeait, focalisait tout à coup toutes mes attentions, portait atteinte à ma rêverie, à cet espace rebelle que j'avais tant pris soin de toujours déguster seul, à petites lampées de loup aux aguets.

J'avais donc sur mon chemin trouvé un tambour et mes mains que j'avais jusqu'alors tenues serrées dans mes poches, s'enhardissent, touchent la peau tendue. Un doigt, puis deux s'aventurent, et c'est toute la main qui se met à frapper le cuir lisse. Il bat et résonne comme un cœur palpitant. La forêt fait loi tout à coup, un vol de bécasse jaillit d'un taillis, croulant et battant des ailes. Je danse, je vis, je suis chef indien Seattle ... *Tout ce qui arrive à la terre arrive aux fils de la terre. L'homme n'a pas tissé la toile de la vie, il n'est qu'un fil de tissu. Tout ce qu'il fait à la toile,*

il le fait à lui-même... Je parle aux arbres, à la terre et à l'eau, je me grise de la vibration de l'instrument. Mes mains brûlantes lâchent enfin le tambour. J'arrache ma chemise et enfouis mon visage, mes épaules, dans la terre noire du chemin. Je suis guerrier apache, je suis masaï, je suis inuit, je suis l'homme universel et dans ma transe, je crie. Mon cri emplît le silence et le broie. Je me relève et retombe à genoux, épuisé par cette danse sauvage, initiatique.

Un enfant est là, devant moi, en costume de marin d'opérette. Il me regarde sans même paraître étonné ou effrayé. Poliment il me dit :

- Monsieur, est-ce que je peux récupérer mon tambour, s'il vous plaît ? J'en ai besoin pour l'harmonie et c'est la fête au village ! Je l'ai perdu là-haut sur la route de Magnat l'Étrange, il a dévalé la colline et j'ai eu bien peur de l'avoir égaré à jamais dans les fourrés ! Si vous n'aviez pas joué avec, monsieur, jamais je ne l'aurais retrouvé !

Je m'entends répondre : *Bonne fête à tous !* Il est reparti avec son tambour accroché à ses bretelles dorées. Il a remonté la colline et je ne l'ai plus revu.

Quelques jours plus tard, je repartais chez moi. J'attendais le bus avec ma tente enroulée sur mon sac à dos, à mes pieds. Une vieille dame vient s'asseoir à côté de moi. Elle engage la

conversation en me parlant du temps qu'il fait pour la saison et me questionne pour savoir si j'ai passé un bon séjour. Je réponds que *bien sûr, j'ai passé un excellent séjour*. Et pour ne pas paraître plus sauvage que je ne le suis véritablement, je demande si la fête était réussie. Elle me répond en baissant la tête :

- Pauvre ! On ne fait plus la fête au village depuis que le car qui amenait l'harmonie a raté le grand virage juste avant Magnat l'Etrange et que le petit tambour du village est mort ! Elle ajoute : Une harmonie sans tambour c'est un peu comme un homme dont le cœur se serait arrêté de battre !

Puis le car de neuf heures quinze est arrivé en freinant dans un grincement de crécelle rouillée. La porte du chauffeur s'est ouverte avec une expiration de soufflet de forge. J'ai pris mon bagage, je suis monté dans le bus sans me retourner et je me suis assis derrière le chauffeur.

Dans les virages bordés de forêts de mélèzes, tout le long du chemin, j'entendais la pulsation de mon cœur battre la chamade.

Je l'ai tué

Maud Decoint

Saucats

- Entrez !

La voix est calme et douce, l'homme est élégant, l'air bienveillant. Je vais devoir me livrer. Je l'ai décidé avant d'entrer : zéro mensonge, je dis tout. Quelques jours avant, j'ai tapé hypnose et sophrologie sur le clavier et son adresse est tombée de l'écran. Objectif avoué : perdre du poids. Objectif caché : retrouver l'amour de moi, l'envie de plaire, la liberté de corps et d'esprit.

- Asseyez-vous, parlez-moi de vous...

C'est tout, il attendra que je raconte. Et je dis, pendant vingt minutes mon père ce tyran, ma mère hésitante et douce, soumise, mes frères et sœurs, mon mari, mes enfants, mes migraines et mon hypertension chroniques que seule la nourriture arrive à réduire.

Le ménage parce qu'il est malade, parce que je ne suis pas lui, pas méchante, lui pardonner... Comment le pourrais-je ?

Juin 69 :

- Biquet arrête !

C'est ma mère qui l'a dit, les seuls mots qu'elle prononcera. Moi, j'ai tellement mal, tellement peur que j'ai pissé par terre. Les coups tombent, les uns après les autres, je redouble ma classe de première. Alors peu importe la raison, elle est mauvaise et je suis une mauvaise fille. Je suis une putain ! C'est ce qu'il me hurle aux oreilles pour justifier les coups, je vais partir en pension, là où on me matera, dit-il. Toute la famille est dans le salon, le spectacle est de taille : la grande sœur ramasse. Et en plus, elle s'est pissé dessus ! Claudine est là aussi, petit regard en coin, *je suis là, tiens le coup*. Le cyclone est passé. Dans ma chambre, je ne pense même pas à me changer. Je pleure et je le maudis.

- Qui est Claudine ? Placez-la sur les barreaux d'une échelle avec deux autres membres de votre famille.

Aucune signification autre que celle que j'y mettrai, pas de consigne. Sur le bureau trône un bonbon au chocolat, en plein milieu. Je m'évertue à ne pas le regarder, je ne veux pas être accro. Trois barreaux de mon échelle sont habités, tout en bas mon père, ma sœur tout en

haut, Mami Cha juste en dessous. Je n'ai pas prémédité de les placer là, je suis même un peu surprise. J'ai trois sœurs mais lorsque je parle de ma sœur c'est Claudine, ma cadette, celle qui partage ma chambre et mes ennuis, ma complice.

Été 70 :

Le *oui* est tombé, comme un miracle ! J'ai dix-sept ans et demi et, pour la première fois, l'autorisation de passer l'après midi à la piscine.

- Est-ce que Claudine peut venir ?

- Oui, mais quatorze ans et demi, c'est toi qui la surveilleras. Et je vous conseille de vous tenir à carreau.

- Oui.

- Attends. Je crois que j'ai pas bien entendu.

- Merci.

- Merci qui ?

- Merci papa.

Le ciel est bleu, le soleil brille, l'eau est transparente. Un jeu ! Ce n'est qu'un jeu, un jeu de regards, un jeu de mains qui touchent nos corps mouillés, qui nous enfoncent la tête sous l'eau, un jeu d'ados qui découvrent le plaisir de séduire, les mains des copains, nos rires... Puis il est là. Je ne l'ai pas vu venir, je sais déjà ce qui va suivre et pourtant il me surprend encore et encore par sa violence, son incompréhension de nous. Il tire Claudine de l'eau, la frappe sans

ménagement, deux gifles en pleine figure, en pleine lumière, direction le vestiaire. Je n'ai rien pu dire, pas même pu lui jeter un regard, elle est déjà partie. Sidérés les copains, sidérée moi. Solidarité, je veux descendre aussi.

- Reste là !

- Non !

Je prends cinq, six gifles et je descends. Humiliation ! Oubliés les rires. Colère. Peur. Tout ce qui nous reste. Si ce jour là j'avais eu une arme, je l'aurais peut-être tué... Au lieu de ça, je suis plantée sur la pelouse avec ma haine, j'attends ma sœur qui n'arrive pas à sortir, je me sens lâche : partir en courant n'importe où. Qu'est-ce qui m'a retenue ? Je ne sais pas. Ma sœur est enfin sortie, nous montons dans la voiture, nous rentrons à la maison, fin de l'épisode. Il ne nous donnera jamais l'occasion de lui dire que ce n'était qu'un jeu.

Le soir au menu, délice d'hypocrisie et sourire sur canapé. C'est que nous sommes éduquées, nous, et bien par-dessus le marché ! Quelques gifles devant les copains, pour des outrances imaginaires, ça forme la jeunesse, ça casse les envies... Nous sourions béatement au poulet dans nos assiettes, les yeux baissés sur notre peine intérieure.

- La complicité avec elle, vous voulez en parler ?

Le ton est égal, mais l'homme semble ému. Je

continue à déballer avec une facilité déconcertante, à ce type avec sa coupe au bol et son sourire collé aux lèvres, ses yeux doux et compatissants.

Décembre 71 :

Enjamber la fenêtre et repousser les volets, les coincer en cas de vent, faire à pas de loup le tour de la maison, passer sous la fenêtre de Mamou, escalader le portail et courir... En prévision de cette grande nuit, Claudine et moi, nous nous sommes entraînées : passer la nuit dans le jardin, sous les arbres, à discuter, juste pour voir s'ils s'en rendraient compte, pour nous rassurer... Alors ce soir c'est pour de vrai ! Courir, monter dans la voiture, et partir le ventre noué, le ventricule gauche en fibrillation, les bronches dilatées par l'adrénaline : messieurs, nous voilà ! Pendant les trois mois qui ont suivi, c'est devenu notre nouvelle vie, nous dormions en classe et la nuit, chacune suivait son chemin, le sien s'appelait Guy, le mien Christian. C'était intense et jouissif, nous étions libres, immensément fières d'avoir enfin vaincu le père. Nous nous retrouvions au petit matin, refaisions en sens inverse le chemin jusqu'à la fenêtre. Si l'une était en retard, l'autre priait : *Mon Dieu qui êtes si bon et tolérant, si elle est en retard, je le tue*. D'ailleurs, lorsque nous ne sortions pas, nous nous plaisions à échafauder le crime parfait...

Alors Claudine c'est... Il a compris, il a pensé sans doute que j'en avais déjà beaucoup dit et profite de mon hésitation : *fin de la première séance.*

Ce soir au fond de mon lit, sa voix m'accompagne encore, chaude, amie...

- Installez vous confortablement, détendez vous, fixez un point de votre choix et lorsque vous vous sentirez prête, fermez les yeux.

Je m'étais assise dans un grand fauteuil, face à la baie vitrée. Au bout du jardin, sur un vieux mur gris, un rosier avait colonisé les pierres et une seule rose, rouge, émergeait de l'enchevêtrement de verdure. J'ai fixé la rose, le jardin s'est brouillé, j'ai fermé les yeux. Il disait :

- Vous entendrez tous les bruits extérieurs, mais ils ne vous gêneront pas. Je vais compter jusqu'à dix, vous descendrez des marches. À dix, vous serez dans un verger où ne poussent que des fruits gorgés de promesses et de légèreté. Un, deux...

Ce soir, ma chambre est ce verger. Les yeux fermés, je laisse remonter d'autres souvenirs, entourés de cerises virtuelles. Un grain de sable avait fini par pénétrer la mécanique bien huilée de nos escapades, et tout s'était écroulé, un dimanche. Peut-être un voisin nous avait-il vues enjamber le portail ? Mon père avait fouillé notre chambre, retourné les matelas, trouvé des lettres et mon journal intime. Il nous avait

convoquées, Claudine et moi, dans son antre. Ce jour-là, j'avais eu la chance de pouvoir crier :

- Je l'aime, tu entends et il m'aime !!!

Alors les coups avaient cessé, il m'avait enfermée dans ma chambre et avait appelé Claudine. Elle n'avait rien à dire. Derrière la cloison, j'entendais mon père : *Tu vas parler, salope !* J'entendais ma mère : *Arrête !* J'entendais les coups claquer.

Puis ma sœur était revenue dans la chambre, elle avait fini par donner un nom. Il tenait à présent deux coupables. Il nous avait consignées, bouclées, et il était parti en croisade pourfendre l'ennemi, venger l'honneur de ses filles, traînant ma mère derrière lui.

- Je partirai. C'est tout ce que Claudine a pu dire. Nous nous étions consolées l'une l'autre, tremblantes, humiliées, haineuses, angoissées par ce qu'il pouvait encore découvrir.

Ce soir, au fond de mon lit, j'écoute la respiration profonde de Christian, mais elle ne me gêne pas, elle est rassurante. Sans doute la difficulté nous a-t-elle rapprochés. Quarante ans après, il est toujours là, ses pieds frôlent les miens sous la couette... Il me restait lui, qui avait déclaré qu'il m'épouserait. Claudine n'avait plus rien. Guy avait éconduit mon père et par conséquent Claudine. Alors un jour, elle est partie, sans un mot, sans prévenir.

Pour la première fois depuis seize ans, je me suis retrouvée seule dans notre chambre d'adolescentes.

Sur le mur, au-dessus de son lit, trône un dessin d'elle, une main qui tient le monde. J'ai peur à en mourir. Peur qu'elle soit partie trop loin et pour toujours. Claudine et ses idées noires, noires comme ses poèmes, noires comme ses dessins où des araignées cauchemardesques tissant des toiles inextricables me dévisagent. Vision d'elle, engluée dans ce dédale de fils déchiquetés, proie fragile pour l'araignée qui guette au fond de sa tête... Peur d'avoir été trop lâche, de n'avoir pas su la retenir, de n'avoir pas eu son courage, celui de partir. Peur de n'avoir pas su lui dire que je l'aimais, peur qu'elle ne m'aime pas. Je me sens abandonnée, abandonnée et impuissante. Je le tuerai...

Ce soir, au fond de mon lit, les larmes viennent à ce souvenir, cette idée absurde qui avait germé, bourgeonné, pour finalement éclore. Les images affluent, violentes et douloureuses, et le sommeil me fuit. Il avait pris ma jeunesse et je n'avais pas réagi, il m'avait pris Claudine et c'était comme s'il m'avait assassinée, comme s'il l'avait assassinée. J'allais le tuer. En cette première nuit de solitude, à cette idée réconfortante, j'avais fini par m'endormir.

Au fond du jardin, sur le tas de fumier, un pied de belladone a poussé. Ses grosses fleurs bleues sont magnifiques, mais elles exhalent une odeur fétide. Mon père dit que c'est un poison et qu'il faudrait l'arracher. Au fil des jours, des petites baies noires ont remplacé les fleurs, et munie d'une paire de gants, j'ai récolté vingt fruits globuleux et luisants.

J'ai trouvé un livre sur les poisons à la bibliothèque du lycée. Belladonne : « *La baie contient un alcaloïde dangereux et très toxique. Écrasée, elle donne un suc rougeâtre. Deux à trois baies provoquent déjà une intoxication aiguë chez l'enfant. La belladone agit sur le système nerveux environ une demi-heure après l'ingestion et provoque un empoisonnement de type atropinique* ». J'ai écrasé les baies et obtenu un liquide violet et nauséabond, je l'ai versé dans SA bouteille de vin rouge et j'ai attendu le repas en écoutant les Pink Floyd. Vingt heures trente. Il a bu tout ce qui restait dans la bouteille. Il fume une cigarette en sirotant son café. Le nez dans mon assiette, je guette les premiers symptômes.

- Biquette, j'ai mal aux yeux, tu ne veux pas regarder ?

Grosse poussée d'adrénaline, mon cœur monte à deux cents. Normalement, le premier signe visible est une mydriase ou dilatation de la pupille. Biquette dit :

- Non, je ne vois rien. Ah ! Si, dis donc ! Ta pupille est énorme ! Qu'est-ce que c'est ?

Je tremble tellement ! Si on me demande de faire quoi que ce soit, j'en serai totalement incapable !

- J'ai du attraper une cochonnerie, j'ai une soif terrible et la bouche complètement pâteuse.

Je laisse mes pulsations cardiaques diminuer, je risque un coup d'œil en direction de mon père, il a l'air assez mal-en-point. Une soif intense est le signe que l'intoxication s'accélère. Tout à coup je ne peux plus voir ça, la panique me fait dire n'importe quoi :

- Au lycée il y a plein de virus qui circulent, j'en ai peut-être ramené un.

Biquet se lève en chancelant et va se coucher, Biquette sur les talons. Je file dans ma chambre, des sueurs froides jusque dans la raie des fesses.

J'ouvre un œil. Il est là, l'air mauvais, en pleine forme. Il est toujours là je le sais, mais je l'ai tué. Je suis arrivée à le tuer. Claudine est partie et à cet instant je sais qu'elle est vivante. Je sais qu'un jour nous nous retrouverons.

Le ménager parce qu'il est malade, parce que je ne suis pas lui, pas méchante, lui pardonner...

Ce soir, au fond de mon lit, le sourire vient à ce souvenir... Le sommeil peut descendre, je ne crains plus la nuit.

Du chou ou de la rose

Karoll Chazal

Lussac

Cahier de méchancetés. Mardi 20 octobre. C'est décidé, aujourd'hui je me suicide. Nan, c'est vrai j'ai beau retourner le problème dans tous les sens, je ne vois pas d'autre issue. Marre de ma triste vie...Marre de cette existence pourrie et inutile. Ma vie depuis son commencement n'est qu'un drame ridicule. Ma mère est morte après m'avoir mise au monde. Mon père était un ivrogne, qui me prenait pour sa bonne. Mes grands-parents, qui m'ont élevée, m'ont toujours détestée. Ils rejetaient sur ma triste venue au monde la mort de ma mère. J'ai dû arrêter l'école à quinze ans pour aller travailler dans les champs. Je donnais tout mon dû à ma saleté de grand-mère et j'étais obligée de planquer la petite monnaie pour pouvoir de temps en temps

m'acheter un livre. Quand enfin j'ai trouvé un homme et que je suis partie de la maison, à peine mariée qu'il me battait. Il haïssait les femmes par-dessus tout et me disait toujours que je n'étais bonne qu'à prendre des coups de bâtons. Il est parti vivre avec la voisine cinq ans plus tard, me laissant seule et sacrément défigurée. J'ai fini par me mettre avec le boucher du quartier. Au début c'était un homme gentil, adorable, et, petit à petit, l'alcool l'a gagné. Moi, Josette, fille d'ivrogne et femme de pochtron. Enfin l'avantage avec ce corniaud, c'est qu'il travaille même le dimanche. Pour tout dire, il m'écœure à un point qu'après qu'il vienne de faire son devoir conjugal, je me retrouve à vomir pendant deux jours. Ses grosses mains, et son odeur de chou, et sa tête de poivrot. Ah, non ! Vraiment je ne vois que ça !

Mettre un terme à cette vie. Je n'en puis plus.

Je me lève, le matin dans une maison qui ne ressemble en rien au plus petit de mes désirs. Ça me débecte d'aller me laver dans cette salle d'eau miteuse. Ah, ça oui, moi je ne passe pas des heures sous la douche. La salle de bain de mon taudis ferait pleurer même le plus joyeux des lurons. Pas de maquillage, à quoi bon cacher ma pauvre tête derrière des artifices. Oui, parce qu'en plus il faut l'avouer, j'ai le physique de mon père. Son nez, ses yeux. C'est pourtant bien

le visage que je trouve le plus laid du monde. Alors, ça fait bien longtemps que je ne le maquille plus, j'évite même de le regarder. Pour ce qui est de l'habillage, c'est pareil. Vous avez beau mettre un vêtement chic, un boudin dans du Yves Saint Laurent, reste un boudin, un boudin joliment vêtu certes, mais un boudin quand même. Ensuite je sors les poubelles en allant au boulot. Le jeudi c'est le jour des sacs jaunes. Je déteste ces sacs. Mes voisines, bien aimables mais fouineuses ne quittent pas des yeux l'intérieur de mes poubelles. « Ah ! Tiens ? V'là qu'elle boit de l'eau en bouteille madame Bergel maintenant ! » ou « Tiens ? Bâ, j'savais pas qu'elle lisait le journal celle-là ! » Ah, mon quartier, j'y vis depuis toujours et rien n'a changé. Mais la gentille Josette, elle sourit, elle leur fait la causette, j'les écoute même se plaindre, ces vieilles harpies, et je fais semblant de compatir. Nan vraiment, il faut que ça cesse.

Mon travail, c'est p'tête encore la seule chose que j'aime. Je suis technicienne de surface. De mon temps on appelait ça bonne, ou femme de ménage, mais c'est la nouvelle lubie de ces grands messieurs de donner des nouveaux noms aux choses. Comme si ça rendait le métier moins dégradant. Faut les comprendre, *J'ai une bonne à la maison* ce n'était pas assez chic. C'est beaucoup mieux *Le technicien de surface passe deux fois par*

semaine. Enfin pour moi ça ne change pas grand-chose, mon métier reste le même, je ramasse les merdes des autres, il faut pardonner mon franco. Mais j'aime bien mon métier quand même. Il me permet d'aller dans de grandes maisons toutes propres, chez des gens importants. Et puis comme ça, je peux rêver que c'est un peu chez moi, c'est tout de même moi qui les entretiens ces grosses maisons. Aussi, quand je vois des nouveautés ou de jolies choses, je pique l'idée pour la placer dans la maison de mes rêves. Et croyez-moi qu'elle est belle la maison de mes rêves ! Les grands bonhommes chez qui je travaille, je ne les vois pas trop, ils évitent toujours d'être dans la même pièce que moi. Ils me fuient du regard. Ah, ils me parlent gentiment c'est sûr, mais je vois bien qu'ils me méprisent. Je suis la lépreuse dans leur maison. *Faites attention à ça madame Bergel, c'est d'une valeur inimaginable.* Et puis aussi, ils savent bien que j'en sais trop sur eux. Oui, quand on fait le ménage chez les gens, on en voit des belles. Aussi propres qu'ils paraissent, il y en a des vraiment sales à l'intérieur. Aussi, parfois j'écoute les problèmes des gens riches, je ne comprends pas trop de quoi ils se plaignent, et d'autant plus pourquoi à moi ??? Mais bon, je souris toujours et je dis des mots gentils, on sait bien, ils n'ont pas choisi eux non plus.

Le seul hic dans mon travail, c'est peut-être de détester mes collègues. Parfois quand on nettoie les entreprises, on est une demi-douzaine, pour faire de toutes petites surfaces, moi toute seule ça suffirait. Mais les grands patrons, ils trouvent que ça fait mieux si on est à plusieurs. Et moi, mes collègues, je ne peux pas les piffrer. Au début je pensais qu'elles étaient gentilles, après tout, elles sont comme moi. Mais bon, je me suis vite rendu compte de leur vraie nature. Elles détestent tout le monde, en particulier les gens riches, ou beaux, ou ceux qui ont des objets de valeur, ou de bons emplois. Ah, oui elles passent leur temps à les injurier, à dire que c'est des vauriens, qu'ils n'ont rien mérité, qu'ils ne savent rien faire de leurs mains. Moi, par contre, elles m'adorent. La brave Josette, qui dit oui à tout, elles aiment me parler, elles me trouvent tellement insignifiante que je les rassure sur leurs misérables quotidiens. Au moindre souci, elles se disent oui, mais moi au moins je ne suis pas comme cette pauvre Josette. Elles croient que je ne comprends pas, mais je vois bien comme elles me regardent. Depuis un certain temps, je leur réponds avec mes plus jolis sourires en acquiesçant à toutes leurs niaiseries, bien que je ne les écoute plus. Parfois je m'imagine fracassant leurs cervelles de moineaux contre les meubles alentours. Je les

déteste, elles et leur compassion, leur pitié, et je me déteste moi aussi, de toujours être mielleuse avec elles. Pour sûr, il faut que ça cesse.

Oh, mes collègues ce n'est rien à côté des gens de la rue. Vraiment parfois je comprends les kamikazes, les tordus qui s'explodent au milieu des foules, combien de fois moi j'ai eu envie qu'un obus atterrisse sur le bus. J'le prends deux fois par jour depuis dix ans, sauf les jours où j'ai trop le moral dans les chaussettes. Là, je préfère marcher, ça me détend. Dans le bus, il y en a toujours un pour me faire une remarque désobligeante. *Dis, maman t'as vu comme elle est grosse, la dame ?* ou alors, *Il devrait y avoir un bus spécial pour eux, ces gens là, ils prennent trop de place !* Bien sûr la plupart sont persuadés que je ne les entends pas. Il y a deux ans, après avoir vu une émission de télé où l'invitée était une psy qui expliquait le soulagement d'exorciser par l'écriture, qu'elle-même pratiquait avec ses patients et les résultats satisfaisants qu'elle en obtenait, j'ai décidé de tout écrire dans un petit cahier, toutes les phrases méchantes que j'entendais sur moi. Pas besoin d'aller voir le docteur, de toute façon je n'en ai pas les moyens. Et puis au fil du temps, c'est devenu une habitude.

Quand je rentre à la maison je note tout dans mon cahier de méchancetés, c'est vrai que ça me

soulage. Des fois, c'est sûr, ça me fait pleurer, mais après ça me soulage. Oh, il y a de tout. Celle qui m'a fait le plus pleurer c'était : *Nan, mais regarde moi un peu cette grosse, moi je ne la plains pas, ça s'empiffre toute la journée, et après c'est toujours malade. C'est des gens comme ça qui font le trou de la sécu !* Je me suis habituée à ces phrases là, je suis comme ça depuis toujours. C'est la thyroïde qu'ils disent les médecins. Bien sûr, j'ai tout essayé quand j'étais jeune, mais ça coûte une fortune leurs produits et sitôt perdu cinq kilos que j'en reprends le double, alors j'ai arrêté. Il y a aussi ce jour où je marchais devant deux gamines. L'une a dit à son amie : *Waoub ! T'as vu cet engin ? Je pense que les moches ne devraient pas se reproduire.* Et son amie rigolait : *Oui, interdiction aux moches et grosses de fornicuer !* Cette fois là, j'en avais le souffle coupé, je les aurais bien giflées. Je me suis dit ensuite qu'elles avaient peut-être raison, et que c'est pour cela que le Bon Dieu m'avait faite stérile. Par simple charité. Ah oui, c'est décidé, aujourd'hui c'est la fin.

Chaque jour que Dieu fait, de retour dans mon quartier, je vais à la boucherie de Jacques, mon corniaud d'époux. Je récupère les invendus pour le repas du soir. Une fois encore, la Josette se délecte des restes dont personne n'a voulu. Et pas la peine de rêver d'un bon rosbif frais. Nan ! Moi, la viande que je prépare, il faut que je

l'accommode d'une sauce assez forte pour cacher l'odeur âcre de ses vieux jours. Ensuite je passe à l'épicerie faire marquer sur l'ardoise les condiments dont j'aurai besoin, avant de rentrer dans mon taudis écrire une ou deux pages sur mon cahier de méchancetés. Quant il rentre à la maison, ça sent fort la cuisine, je suis vêtue de ma vieille blouse sale. J'imagine à chaque fois que ça le repoussera, mais ce porc, après manger, est tellement ivre qu'il me regarde avec ses yeux de merlan frit comme si je pouvais lui plaire. Certains soirs j'arrive à m'en débarrasser en lui collant son match de foot ou de rugby à la télé ou même en le faisant boire plus que de raison s'il le faut. Mais ça ne suffit pas toujours, alors Josette doit, une fois de plus, écarter les jambes au pire rebut de la société. En sachant qu'après il me faudra vomir tout mon saoul pour nettoyer mes entrailles de ses ignominies. Voilà le court résumé de mon quotidien.

Ce matin la seule question que je me pose en buvant mon café, c'est : comment vais-je mettre fin à mes jours. Pendaïson ? C'est glauque. Et puis je ne veux pas que de sales pattes étrangères viennent me décrocher du plafond. Me tailler les veines ? Impossible ! La moindre goutte de sang me ferait tomber dans les pommes. J'abandonne aussi l'idée de me jeter sous un train ou une voiture, des enfants pourraient y assister et en

plus, je n'ai jamais aimé m'afficher. Il y a les médicaments. Ça, c'est pas mal. Je pense que je vais faire ça, encore faut-il trouver les bons, ceux qui tuent vraiment. Je ne voudrais pas me rendre malade, ou terminer dans un asile de fous... ou aussi le pot d'échappement dans la voiture ? J'ai vu ça à la télé, ça avait l'air rapide et efficace. Seul hic : je n'ai pas de voiture et je ne pense pas que le voisin me prêtera la sienne pour un suicide.

Nan, ce sera les cachtons pour Josette. Je vais attendre *Les feux de l'amour* pour savoir si Joe avoue son amour à Barbara, et s'il le fait je reporte à demain. Après tout, ma vie n'est pas si belle mais celle des autres m'intéresse.

J'ai pas pu. J'ai bien essayé. Je me suis préparée, j'ai soigneusement coiffé mes cheveux, mis ma plus jolie robe, celle du mariage de Joseph, mon beau frère. Je me suis même maquillée, ça faisait peut-être dix ans que je n'avais pas fait ça. Je me suis installée devant la télé pour regarder mon dernier épisode des *Feux de l'amour*. J'ai préparé un thé au Jasmin, mon préféré pour avaler ma boîte de barbituriques.

Puis ça a commencé. Evidemment, Joe n'a pas avoué son amour à Barbara, mais Jenny a enfin pris la décision de quitter John. Elle lui a dit que ça ne pouvait plus durer entre eux, qu'il

fallait se rendre à l'évidence, cette vie n'était plus pour elle. Et là je dois avouer que je sentais à l'intérieur de moi ma gorge se serrer. Elle a fait sa valise et est partie chez sa sœur Gaby, qui habite loin dans le New Jersey. Victoria quant à elle, avait continué sa liaison avec Tibéo le mari de sa mère, elle a profité du repas organisé chez sa tante pour faire croire à tout le monde qu'elle était enceinte de lui. Tibéo, surpris par la nouvelle a fait face à sa femme et il a annoncé qu'il divorçait. Quelle garce ! Ensuite, Jenny organise un repas avec Barbara avant de traverser le pays. Barbara, qui se sait atteinte d'un cancer, ne dit rien à son amie pour ne pas compromettre son départ. C'est Jenny qui a raison ! J'ai compris à ce moment-là que tout n'est pas perdu pour moi non plus. L'herbe sera peut-être plus verte ailleurs. Alors je me suis séché les yeux, j'ai jeté les cachets de barbituriques, un à un, dans les WC, pour être sûre de trouver le courage de partir. Oui, moi, Josette, j'allais partir.

J'ai décidé de ne pas tarder. Il faut agir vite pour en avoir la force. Et puis, alors que je venais juste de pleurer à cause de Barbara et de Jenny, je me suis retrouvée heureuse, complètement euphorique, surexcitée par cette idée. Comment d'ailleurs je n'y avais pas pensé plus tôt ? J'avais déjà dû y penser, mais j'avais

bien trop peur de me l'avouer. J'ai dépoussiéré une vieille valise que je gardais sous mon lit, puis j'ai vérifié dans la cuisine, derrière le pot de sucre, que le contenu de ma cagnotte n'avait pas bougé. Sur la table de la cuisine, j'ai étalé les petits billets que j'avais consciencieusement rangés là chaque mois. Je les ai comptés : quatre-mille trois cent soixante euros exactement. Evidemment, personne à part moi ne connaissait le contenu de ma cagnotte. J'ai pris soin de faire deux piles identiques, que j'ai rangées dans deux enveloppes séparées. Ne jamais mettre tous ses œufs dans le même panier, qu'elle disait ma folle de grand-mère. Pas si bête. J'ai mis dans ma valise en plus des deux enveloppes, quelques vêtements de change, ma trousse de toilette, la Bible que j'avais reçue pour ma communion, le cadre de ma mère, les quelques bijoux dont j'avais hérité, mes vieux souliers que je mets tous les jours... Ah, et mes cahiers de méchancetés bien sûr. Ensuite, j'ai essayé sans succès d'écrire un mot à ce corniaud de Jacques, mais je ne trouvais rien à lui dire, alors lui laissant juste une page blanche et un stylo sur la table, j'ai fermé la porte à double tour et je suis partie.

Il y avait comme toujours, au bas de l'immeuble, Mme Faillard et Mme Garcia, Je suis passée devant elles en les saluant, ça les a

soufflées, elles ne m'avaient pas reconnue. C'est un peu plus loin que je les ai entendu dire : *C'est Madame Bergel ? Z'avez vu comment qu'elle était habillée ?* Mais rien ne pouvait plus m'arrêter, j'arpentais la rue en direction de la gare sans même prêter attention aux passants. Je n'étais pas encore partie et pourtant je me sentais déjà étrangère à ces lieux.

C'est à la gare que la panique m'a rattrapée. Arrivée dans le hall bondé de voyageurs, je me suis retrouvée face à une question essentielle. *Où vais-je aller ?* N'ayant quasiment jamais quitté ma ville et n'ayant aucune famille, je me sentais un peu perdue parmi toute cette foule d'habitues. Puis je me suis souvenu qu'enfant, je rêvais d'aller à Carcassonne. Mes cousines, que je voyais pendant les vacances, y habitaient. C'était pour moi l'autre bout du monde. J'ai attendu patiemment mon tour à la file des caisses SnCF et demandé au guichetier un aller pour Carcassonne.

- Avec un retour madame ?
- Non merci, un aller simple, s'il vous plaît.
- Très bien, le prochain départ est dans deux heures madame, bon voyage.

Deux heures, ce jour-là de ma vie, me paraissaient beaucoup trop longues. Mais j'avais mon billet et pour ne pas perdre de temps, pour être sûre de ne pas changer d'avis, j'ai décidé

d'aller chez le coiffeur devant la gare. Ne pas rester là, inactive, ne pas renoncer, ne pas reculer. A nouvelle vie, nouvelle coiffure. Avec vingt bonnes minutes d'avance, ma nouvelle coupe et un magazine, j'attendais sur le quai de gare. De nouveau, j'ai bloqué mon flot de pensées. Je réfléchirais à tout ça quand je serais loin. J'observais les gens qui trafiquaient leur billet sur une boîte jaune, et la phrase du guichetier m'est revenue : *N'oubliez pas de composer votre billet avant de monter dans le train, madame.* J'avais bien failli oublier. Et voilà. Quelques minutes après, j'étais dans mon wagon. Quel plaisir de pouvoir lire en plein milieu de cette belle journée, de sentir le soleil traverser la fenêtre pour s'écraser contre ma joue. Je pensais à tous ces gens chez qui je travaillais, qui souvent, font de la peinture, du té-chi ou de la gymnastique, que j'enviais secrètement. C'était bel et bien la fin. Oui pour sûr, morte la Josette. Ah non ! On ne m'y reprendra pas. Je souriais large en imaginant la tête que ferait le gros Jacques quand il rentrerait le soir dans la maison vide, qu'il n'y aurait pas cette grosse odeur de viande avariée, qu'il ne pourrait pas poser ses gros yeux visqueux sur moi. MORTE ! Morte c'est sûr.

Prochain arrêt Carcassonne. Les portes se sont enfin ouvertes dans la cité tant rêvée, hall de gare du sud, accent du sud... nuit. Quelle étrange sensation d'être dehors la nuit! J'avais l'impression de faire quelque chose de vraiment interdit, et je dois avouer j'adorais ça. Tout me paraissait si grand, si beau, si calme. J'entendais mon cœur palpiter dans ma poitrine. Sortie de la gare, j'ai compris qu'il allait falloir trouver un petit hôtel cosy et surtout dans mes moyens. Le devant de gare s'est vidé en deux minutes. Plus aucun passager, personne pour me renseigner. Des enseignes clignotaient dans la grande rue en face. Le premier hôtel que j'ai trouvé me semblait trop luxueux, le second aussi. Dans le troisième : *80 euros la nuit, madame.* J'ai demandé au jeune homme si le prix baissait quand on restait plusieurs nuits. Il m'a répondu en souriant que je devrais traverser le pont Marengo tout droit, puis suivre l'avenue Clémenceau et tourner à droite rue de la Liberté, que je trouverais là un hôtel qui loue des chambres au mois. Il m'a avertie que c'était un peu miteux, *mais ils font un cassoulet excellent.* Pour le remercier, je lui ai donné un billet de cinq euros, ils font toujours ça dans les films.

Comme il disait, l'hôtel de la rue de la Liberté présentait une façade délabrée où aucun tarif n'était indiqué. A l'intérieur, une vieille femme

peu aimable m'a dit qu'elle allait voir ce qu'elle pouvait faire. Elle m'a expliqué en rechignant que d'habitude elle ne louait qu'au mois, mais que là de toute façon, il ne lui restait qu'une chambre de bonne sans salle de bain, alors qu'elle voulait bien me la faire à la semaine payable d'avance, cent cinquante euros. Ça m'a paru un peu exagéré mais vu le prix des hôtels, je n'ai pas bronché. Elle a recompté méticuleusement tous mes billets, elle m'a dit que c'était au troisième, porte trente et un, que la salle de bain était en face, qu'elle ne pouvait pas monter à cause de ses jambes. Elle m'a tendu un trousseau de clés et elle a récité machinalement : *Ça c'est pour la porte d'entrée, ça c'est pour l'armoire et ça c'est pour fermer la salle de bain quand vous y êtes, la maison n'est pas responsable des pertes d'objets personnels, veuillez à fermer les serrures à clé, le petit déjeuner est servi en bas de sept heures à dix heures trente, il est interdit de cuisiner dans les chambres, et si vous voulez la télé ça fera dix euros de plus.*

- Merci beaucoup, madame, ça ira très bien comme ça.

Je suis montée directement découvrir ma nouvelle chambre, c'était pas du grand luxe, mais ça sentait bon le propre. J'ai posé ma valise sur le lit, essayé la clé de l'armoire, j'y ai trouvé un oreiller de plus et une couverture orange, un cintre, et un vieux livre sûrement oublié par un

client. J'ai rangé toutes mes affaires. J'ai posé le cadre de maman sur la table avec ma Bible. C'est pas que je sois croyante mais c'est un des seuls souvenirs heureux qu'il me reste de mon enfance. Et puis maman était une croyante fervente. Peut-être qu'elle, elle m'aurait aimée. J'ai caché une enveloppe dans mes sous-vêtements et l'autre dans ma Bible, puis non, l'autre sous mon oreiller. Il fallait absolument que j'aïlle aux toilettes et vu qu'elles n'étaient pas ici, elles devaient être sur le palier. Malédiction sur ma tête, la salle d'eau était aussi piteuse que celle que j'avais chez Jacques ! Une fois chose faite, ma chemise de nuit enfilée, j'ai fermé ma porte à double tour et attrapé le polar de l'armoire dont j'ai lu trois pages avant de m'endormir lunettes au nez dans ce nouveau logis.

Réveil enfariné, rien n'indiquait l'heure et je n'avais pas de montre, mais vu la lueur qui passait au travers des rideaux, il devait être assez tard pour me lever. Dans la chambre d'à côté ça criait, un homme et une femme se disputaient. Des étrangers, sûrement des gens de l'Est. Leur accent prononcé me faisait penser à la voisine bulgare du rez-de-chaussée de mon ancien immeuble. J'ai entendu la porte claquer et la fille ruminer une insulte en français. Je me suis levée sans faire de bruit, j'ai tiré les rideaux et j'ai

découvert les toits de la ville. Il faisait déjà grand soleil, il devait être dans les neuf heures ! J'avais dormi comme une souche. Est-ce que mes cousines vivaient toujours ici ? Et à quoi leurs vies pouvaient bien ressembler maintenant ? J'ai remis mes vêtements de la veille, mes chaussures, j'ai pris ma trousse de toilette et j'ai réalisé soudain que je n'avais pas de serviette, alors, dans la salle d'eau, j'ai juste fait un brin de toilette. J'ai croisé l'homme en colère dans le couloir, il faisait semblant de ne pas me voir.

En bas, dans le hall, les tables étaient préparées pour le petit déjeuner : café, thé, lait, biscottes et confiture, tout à disposition. Je me suis servi un café, j'ai pris deux biscottes et je me suis installée à une table.

Il y avait, au bar, un homme qui buvait un ballon de rouge. La grosse pendule affichait neuf heures cinq, il commençait tôt celui-là. Maintenant les pensées m'assaillaient, d'abord une pour Jacques, plus douce qu'à l'ordinaire, je l'aurais presque plaint, presque. Ensuite madame Carrel, chez qui j'aurais dû être ce matin-là, elle avait sans doute prévenu mon patron de mon absence. Il faudrait que je l'appelle. Je pensais aussi à toutes ces commères qui allaient gloser de mon départ, collègues, voisines, commerçantes... Et je pensais surtout à ce que j'allais bien pouvoir faire à présent quand le

carillon de l'entrée m'a surprise. Une jeune femme brune, jolie, venait d'arriver les bras chargés d'un lourd carton. Elle a salué l'homme au comptoir, a posé son paquet et s'est dirigée vers moi : *Mathilde, enchantée*. Après une brève conversation de politesse, elle m'a dit qu'elle ne connaissait pas mes cousines Chertreau, mais qu'elle avait un bottin si ça pouvait aider. Dans l'annuaire téléphonique, les Chertreau s'étaient volatilisés. Mathilde qui suivait de près mon infortune, m'a dit que sa grand-mère, *vous savez c'est la vieille dame que vous avez rencontrée hier soir, elle est née ici, elle a peut-être déjà entendu ce nom. Elle sera de retour vers quinze heures, vous pourrez toujours lui demander*.

J'ai donc passé le reste de la matinée à flâner dans la ville en suivant les panneaux de l'ancienne cité et en me demandant si c'était vraiment très beau, ou si ça venait du fait que je sois si rarement sortie de chez moi avant. C'était assez bon de me promener sans but, de ne faire que regarder. Bizarrement je n'étais plus du tout oppressée comme lorsque je marchais chez moi. Je me foutais bien du regard des gens, je marchais tête haute, sans regarder mes misérables souliers. J'étais parfois surprise par la silhouette qui glissait à côté de moi sur les vitrines. Cette nouvelle allure, cette nouvelle coiffure, il faudrait que je m'y fasse. Je

fredonnais en silence un air de Piaf, *na na ... la vie en rose*..... Un papi assis devant une porte m'a saluée.

- Fait ben beau aujourd'hui, hein, ma jolie, faut en profiter.

- Oh oui, belle journée !

Un clocher a sonné quatorze heures. Je n'avais pas mangé et j'étais devant une belle grosse église. J'avais bien le temps d'y faire un saut. Je n'étais plus entrée dans une église depuis mon mariage. J'ai avancé doucement dans l'allée centrale en laissant ma main effleurer les bancs. Quelques touristes étaient là. J'entendais leurs chuchotements et le bruit de mes semelles. Mais cette atmosphère m'a paru soudain étouffante. J'ai eu l'impression qu'il fallait sortir vite et qu'il était temps de retourner à l'hôtel. Petit détour par la superette : shampoing, lessive, serviette, tablette de chocolat, carnet de voyage, ceux avec une page blanche, une page à carreaux, je pourrais y coller des souvenirs, j'avais toujours rêvé de faire ça et bien sûr stylos, colle, et beaux crayons. Nouvelle vie, nouveau cahier.

De retour à l'hôtel, la devanture me paraissait beaucoup moins glauque vue de jour. Un panneau mentionnait le menu du jour : rascasse accompagnée de légumes de saison, tarte aux pommes et café, dix euros. Derrière le comptoir, Mathilde s'affairait à poser des étagères.

L'homme et son ballon de rouge n'avaient pas bougé, et la grand-mère somnolait sur un rocking-chair.

- Alors comment s'est passée la journée, madame Bergel ?

- Bien, bien. C'est une bien jolie ville que vous avez. Et les fortifications. Impressionnant.

- Oui sûr, si on aime les vieilles pierres... Elle riait. Je vais vous réveiller la vieille dès que j'aurai réussi à visser cette maudite étagère.

- Je peux emprunter votre téléphone en attendant ? Je vous réglerai tout bien sûr.

- Oui. Oui. Passez-moi le marteau, là, s'il vous plait... voilà... merci.

J'ai composé le numéro de la boucherie, puis j'ai raccroché. Pas la peine d'appeler Jacques. Pas la peine non plus d'appeler la mère Carrel. La vieille dormait toujours dans son rocking-chair. Mathilde voulait la réveiller.

- Non, non. Ce n'est pas grave, vous inquiétez pas, j'ai tout mon temps, j'attendrai qu'elle se réveille.

- J'y ai pensé ce matin, madame Bergel, si vous devez rester avec nous quelque temps, j'ai mieux que cette chambre de bonne à vous proposer.

- Ah oui ?

- Oui, vous allez voir, vous allez être comme une princesse, pour pas un sou de plus. Clémence Veer, qui est la doyenne de la maison,

loue à l'année un studio dans le jardin. Mais six mois par an, elle prend congé chez ses enfants. Et elle nous autorise à louer son logis en échange de bien veiller sur Pierre-Éric. Suivez-moi. Je vous expliquerai.

Mathilde m'a fait traverser la cour intérieure de l'hôtel. Il y avait là un magnifique petit jardin, avec une balancelle, un vieux puits tout couvert de rosiers et une petite bâtisse accolée au bâtiment. Un gros chat gris est venu s'empêtrer dans mes jambes en ronronnant.

- Madame Bergel, je vous présente Pierre-Eric, votre compagnon de chambrée.

- Apparemment, on dirait qu'il m'a adoptée. C'est un drôle de nom pour un chat, non ?

- Pierre-Eric est le nom du défunt mari de madame Veer, elle se trouve moins seule comme ça. Après la mort de son mari, madame Veer avait très peur de vivre seule. Ma grand-mère a signé un accord avec elle et ça fait maintenant vingt-sept ans qu'elle vit ici. Madame Veer est une femme passionnante, et vous savez, c'est elle qui fait les meilleures pâtisseries de tout Carcassonne. Vous allez voir, vous ne manquerez pas d'histoires comme celle-ci. Un hôtel est le lieu idéal pour les ragots et histoires en tout genre, nous avons même un écrivain qui puise ici son inspiration.

Le petit chez-elle de madame Veer

ressemblait à une maison de poupée : une cuisine minuscule avec un coin repas, un buffet long où on voyait encore les marques sans poussière d'objets récemment retirés, un salon en rotin couvert de coussins brodés, une bibliothèque remplie d'Harlequin, des tableaux de marines, un poêle à bois. Derrière un rideau de vichy, à gauche, la porte de la chambre. Toute simple, lit en bois, grande armoire, dessus de lit pastel, bouquet de fleurs séchées et le tic-tac d'une vieille horloge.

Tout en me faisant visiter Mathilde n'arrêtait pas de parler. J'ai appris qu'elle avait grandi ici, qu'elle était orpheline, et que sa grand-mère l'avait élevée avec madame Veer, que l'hôtel c'était toute sa vie. Qu'elle savait, oui, qu'elle est jeune, qu'elle devrait en profiter pour s'amuser mais qu'il est impossible pour elle de partir d'ici. Pendant deux ans de fac elle avait vécu à Toulouse, mais elle était tellement malheureuse qu'elle avait arrêté ses études de médecine pour revenir ici. Madame Veer lui en a voulu un moment de tout laisser tomber.

Bref, si le téléphone ne s'était pas mis à sonner, Mathilde serait restée à me parler pendant des heures. C'était une jeune femme adorable, pétillante et moi je n'étais pas habituée à ce genre de contact, je hochais soigneusement la tête et acquiesçait lorsqu'il me semblait bon de

le faire, sans savoir quoi répondre. Mais je me sentais vraiment bien. Cette petite maison représentait tout ce que j'aurais adoré avoir, je comprenais ce que signifiait l'expression *être sur un petit nuage*. Je profitais de l'absence de Mathilde pour continuer ma visite. Il y avait même une salle de bain. Avec une baignoire! Et de la moquette! Quelle idée! Et une grande toile ancienne représentant une femme d'une vingtaine d'année à demi nue sur un drap blanc.

- Hé bien, je vois que vous venez de faire la connaissance de Clémence Veer. Bon, c'est sûr qu'elle est beaucoup moins jeune maintenant, mais elle est toujours aussi gracieuse. C'est un portrait d'elle peint pendant la guerre. Regardez là, en bas ce sont les initiales d'Honoré Brignon.

- Vous avez l'air de beaucoup l'aimer, madame Veer.

- Oui, c'est une femme exceptionnelle, c'est presque dommage qu'elle ne soit pas là. Je suis sûre que vous l'auriez appréciée aussi. J'écoute ses histoires depuis que j'ai trois ans. Et c'est ma meilleure confidente.

Mathilde m'a proposé de prendre un thé avec elle dehors, après m'avoir aidée à descendre mes affaires, puis elle a continué son bavardage une bonne heure. Elle était intarissable et moi j'étais comme un coq en pâte. Une impression d'être saoulé. J'en avais oublié mon corps disgracieux,

ma vie, la raison de ma présence, mon cahier de méchancetés. J'avais le sentiment d'avoir volé la vie d'une autre, pour une journée. Même le ton de ma voix avait changé. Et puis cette façon de me parler comme si j'étais quelqu'un, comme si mon avis l'intéressait. Je me sentais comme une dame. J'en venais presque à me demander ce qui était le plus normal, ma vie d'avant avec tous ces gens ingrats qui vous traitent comme une moins que rien, ou cette espèce d'univers étrange où tout paraissait tourner rond. Puis Mathilde m'a abandonnée pour aller préparer ses rascasses : *on se retrouve ce soir à table.*

Je n'étais pas mécontente d'avoir un petit moment d'intimité. Je me suis affairée à ranger mes affaires. Partout dans la maison de madame Veer, et même dans le jardin, il flottait comme un parfum d'eau de rose.

J'en revenais pas de cette délicieuse après-midi, je ne savais plus trop si je connaissais ou non cette madame Veer. C'étaient toutes ces histoires et le fait de m'approprier ses lieux, j'adorais cette femme que j'avais jamais rencontrée et la remerciais à voix haute chaque fois que je passais devant son tableau. Une fois installée, j'ai sorti mon nouveau cahier et inscrit de ma plus belle écriture sur la couverture :

Premier Cahier de Gentillesse : Carnet de bord d'une nouvelle vie par Josette Bergel.

Soigneusement, j'ai collé sur la première page mon billet de train, la carte de l'hôtel et même la facture du coiffeur. Et j'ai commencé à rédiger ma renaissance. J'en avais oublié l'heure et c'est le carillon de l'église voisine, en se mettant à sonner à dix neuf heures, qui m'a rappelé mon rendez-vous. Rangement express de mes affaires, coup de peigne à la salle de bain, clin d'œil à ma nouvelle amie Clémence et direction la cantine.

Vendredi 9 avril. A ma grande surprise, ils étaient tous là, hier soir, assis à la même table comme une grande famille. Mathilde m'a invitée à m'asseoir près d'elle. Elle m'a expliqué en riant qu'à l'hôtel des Rosiers, les *sans famille* ne mangent jamais seuls. Elle m'a présentée au groupe. Il y avait « la vieille » qu'ils nomment Mamé en sa présence, il y avait Jean et Hugo qui vivent en couple à l'hôtel, il y avait Lucien, le fameux écrivain et il y avait Antoine. Antoine est peut-être le plus discret mais sa présence me remplit d'une énergie nouvelle. Une cinquantaine d'années, les cheveux grisonnants, un pull façon cachemire gris assorti à ses yeux, un doux sourire, une voix abimée.

Oh Josette, reprends toi ma vieille ! Tu perds la tête.

J'ai bu avec eux, j'ai ri, je les ai écouté se

chamailler, se raconter des anecdotes, des blagues, des ragots. Je me sentais libre, heureuse, euphorique. J'ai trouvé par le plus grand des hasards l'hôtel des Rosiers et par la même occasion mon bonheur, mais surtout j'ai vu les yeux d'Antoine et dans ses yeux je me suis vue belle. Belle! Moi, Josette! Belle dans ses yeux. Vivante.

C'est décidé : aujourd'hui je suis née.

Il est entré dans mon cœur une part de bonheur dont je connais la cause... la la lala la lala la lala.....

Question de style

Jean-Luc Richelle

Bordeaux

« *Tous les hommes tombent un jour ou l'autre* ». C'est un commentaire sur un livre qui vient de paraître. J'y pensais alors que je venais de me fracasser sur le trottoir. Le critique écrit ensuite que l'auteur raconte comment on se relève, ce qui ferait toute la force de ce livre. Bon sang, j'aurais dû lire ce livre avant de m'aventurer à rentrer chez moi par le tuyau de la gouttière extérieure ! J'aurais dû mesurer la profondeur de ces phrases avant de me laisser aller à la *soif de lire*. Pas n'importe quelles pages c'est vrai, mais cette expédition à la Machine à Lire se terminait mal.

Des tas de gens trouvent leur vie banale. Moi je n'en ai pas le temps. Quand le premier café du matin est amer, je sais que la journée qui s'annonce me réserve son lot de surprises pourries. Je sais qu'il est des jours sans chance. La matinée ne se présentait pas trop mal et c'est

en marchant que la douleur lombaire que j'ignore depuis des mois et des mois s'est signalée à mon bon souvenir. C'est comme ces amis qui savent nous exprimer toute leur gratitude d'avoir oublié de les inviter à notre anniversaire. C'est un peu ça. Jusqu'à encore maintenant où j'écris, malgré une récente opération, je souffre d'une crise aigüe et sporadique de mon nerf sciatique. Ça me donne l'envie d'exploser à la fronde les feux rouges qui ne le restent pas assez longtemps pour me permettre de traverser avec quiétude les passages piétons. Ce problème de lombalgie que je connais bien a des répercussions sur mon état général. Je passe sur les détails mais autant dire que ça ne m'aide pas à écrire. Cette douleur me tire à chaque fois dans une spirale d'évènements que je n'arrive pas à maîtriser. J'ai mis du temps à choisir parmi les décisions importantes celle qui allait changer le cours de ma journée. Il faut parfois faire des choix importants pour casser le cercle infernal de ces petites choses qui paraissent nous tirer vers le bas. Il fallait que je trouve une idée pour débloquer le début de la nouvelle que je devais écrire. J'ai plusieurs fois failli tourner le dos à ce projet. C'est vrai que plus mon éditrice me presse et plus je sèche devant des pages de brouillon sans suite. Alors je me tourne vers les livres. Dans pareil cas je

compense par un achat compulsif de livres. Les livres me rassurent, ce qui me relance dans l'écriture. Ils m'aident à me relever quand je suis tombé si bas que des semaines passent sans que j'écrive une ligne.

Cette fois-ci, j'ai décidé de voler UN livre. Je l'avais presque oublié. Comment était-ce possible ? L'idée ne m'est pas venue toute seule. Il y a deux semaines, je me suis trouvé devant ce livre qui me narguait sur une table de la Machine à Lire : *Grosse Faim*, 17 nouvelles jusqu'alors inédites de John Fante ! Ce jour-là, je n'ai pas pu l'acheter. Bien que le coût du livre soit proportionnel au nombre de ses pages, j'avais encore les moyens de l'acquérir. Mais je n'avais comme à mon habitude pas d'argent sur moi, ni carte ni chéquier. Je suis revenu dans mon appartement inquiet et envieux. Toutefois, je connais le plaisir de cultiver la patience tel un pêcheur à la mouche. J'ai tenu deux semaines. Le voler m'est apparu comme un acte bien plus stimulant. En me remémorant les livres déjà lus de cet auteur, j'accusais le coup qu'il savait raconter combien les hommes tombent chaque jour. Je me suis récité à voix haute cet extrait de Bukowski qui m'a convaincu d'acheter le premier livre de Fante : « *Un jour, j'ai attrapé un livre, je l'ai ouvert et c'était ça. Je restai planté un moment en le lisant, comme un homme qui a trouvé de*

l'or à la décharge publique. Le livre était Demande à la poussière et l'auteur John Fante. Toute ma vie son influence a illuminé mon travail». J'éprouvais une démangeaison irrésistible de tenir entre mes mains ce livre posthume de John Fante.

Je ne pouvais détacher mon regard du titre comme si une explication allait se présenter. Je ressentais un immense plaisir intérieur à regarder cet objet. Qui sait combien de temps j'ai passé à profiter de ce moment ? C'est à peine si j'allais oser le toucher. Je retardais cet instant. Etait-ce bien un vrai livre de John Fante, cet auteur qui me fait pleurer et rire comme un enfant ? Est-ce le seul livre de lui sur cette table ? A vue d'œil, combien de pages fait-il ? Quand je me suis aperçu que j'avais donné mon dernier exemplaire de *Mon chien stupide*, assurément de façon inconsciente, j'ai été capable de chercher ce livre sur Internet aux quatre coins du monde. Pour donner un livre, il faut vraiment que je croie la personne capable d'apprécier le livre que je lui donne. Y a-t-il des gens qui ressentent ce que je ressens quand je lis John Fante ? Je suis prêt à dénoncer tout mon carnet d'adresse, à inventer des secrets d'Etat, à supplier des inconnus dans la rue pour obtenir un exemplaire en américain de *Demande à la poussière*. Alors face à un inédit de Fante !! J'aurais égorgé sans la moindre hésitation le premier client qui aurait

tendu une main vers ce livre pour le soustraire à mon regard. Je n'aurais laissé personne s'approcher. Il y a des instants où plus rien ne compte autour. Bien sûr, un livre est un livre. Un livre peut être d'occasion, corné, annoté, contenir des traces de doigts, des marques de manque de sommeil, des auréoles de vin ou de café, ce qui m'importe est ce que je vais vivre en le lisant. Le plus important c'est ce qu'il raconte et comment l'auteur le raconte. J'ai pris l'habitude *d'entrer dedans*. Sans vraiment le vouloir. Pas non plus parce que ma vie m'ennuie. Plutôt comme par égarement. Je n'ai pas besoin de faire des efforts pour entrer dans la peau des autres, dans leur vie, dans leurs histoires, ça se met en route dès que j'écoute ou que je lis un récit. Quand je sens que le plaisir de m'installer dans un livre monte dedans, à l'intérieur de moi, le pâté de maisons peut brûler à grandes flammes et les sirènes hurler, je deviens sourd à tout. Plus rien autour n'a d'importance. Je suis retourné à la librairie. Et ce jour là, à l'instant même, rien d'autre que ce livre n'était plus important.

A dix-huit heures cinquante-neuf, quand les lumières de la librairie s'éteignent, les scénarios qui se présentent sont limités : soit partir en courant avec le livre, soit me cacher dans un coin pour lire le livre dans la nuit, soit le glisser

dans la poche d'un autre client pour le récupérer au dehors plus tard. Comment les choses se décident au fond ? Par une anticipation bien élaborée des mois à l'avance ? Pas du tout. Sur un coup de tête, par désespoir, par mimétisme avec les brèves du journal télévisé ou presque par réflexe ? Je crois par intuition. J'ai senti que ce soir devait être un jour important. Cela n'arrive en réalité pas souvent. Pourquoi passer à côté de tels moments forts dans sa vie ? J'ai pensé qu'il fallait que je prenne le risque, que ça en valait vraiment la peine. C'était l'occasion de franchir le pas d'un geste aussi insensé qu'improbable mais nécessaire. J'aurais mieux fait de forcer le passage vers la sortie sans m'inquiéter de l'alarme. Certes le compte nominatif qui me permet d'obtenir des réductions aurait vite permis de me retrouver, à deux pas de la librairie.

La vitrine de la Machine à Lire place du Parlement est une mine de *petits trésors* qui brillent. Une exposition de livres à s'abîmer les yeux. Je suis curieux des titres qui me surprennent. L'espace est vaste et les livres à portée de main sur de nombreuses tables. Le local est bordé d'étagères jusqu'au plafond. Quand les libraires changent l'agencement général, on se rend compte qu'on a pris des habitudes de fréquentation de certains rayons.

Ce qui est particulièrement agréable c'est qu'on me laisse tranquille. Je prends le temps de m'installer, de flâner, d'aller, de venir, de tourner, de m'étonner d'un livre méconnu, de découvrir une 4^{ème} de couverture, d'imaginer la vie dissolue d'un auteur, de comprendre son refus de la facilité, de m'imprégner de l'atmosphère de *son monde*. Cette déambulation n'est pas toujours aléatoire. Je circule prioritairement selon des noms auxquels je suis attaché. A l'heure de fermeture, je me suis assis spontanément sous une table, en dessous du domaine étranger. Je me suis rappelé des américains déjà lus : Richard Brautigan, John Fante, Jim Harrison, Norman Mailer, Joyce Carol Oates, Hubert Selby, Larry Watson... Je ne bougeais pas. Je savais comme par instinct que c'était l'heure. Les rayons ont été successivement plongés dans le noir. Seule la caisse enregistrait les derniers paiements. J'avais déjà remarqué que les employées partaient assez rapidement, pressées par une course ou un tram. J'ai presque eu peur quand une libraire s'est soudainement accroupie face à moi :

- Vous vous cachez pour lire ?

Elle avait un air amusé et jetait un œil sur le titre du livre que je tenais contre moi.

- Euh...

- Avez vous pensé à une bougie ?

Elle devait me sentir pris au piège de ce jeu qu'elle venait de découvrir. J'ai immédiatement réalisé que je n'avais pas du tout préparé mon intrusion et que je n'avais rien de ce qu'on emporte pour pareille expédition nocturne. Cette fille n'avait pas l'air bête mais j'ai compris qu'elle essayait de m'embobiner. Elle allait faire foirer mon plan. Et maintenant qu'elle m'avait vu, elle pourrait peut être me reconnaître et me dénoncer.

- Il est peut être un peu tard pour lire une histoire et l'endroit est peut être mal choisi parce que vous l'avez peut être remarqué la librairie va fermer ses portes et *la machine a besoin de repos et va arrêter de lire*, dit-elle d'un ton feutré complice pour ne pas être entendue des oreilles qui traînent. Les dents en avant et les yeux plissés, elle était calée entre deux pieds de la table, la tête recouverte d'un tissu étoilé. Elle se mit à sourire sans ouvrir la bouche et se recouvrit les yeux des deux mains pour me faire comprendre qu'il était l'heure de partir.

Elle ne m'a pas vu décoller le code barre avec le prix. J'aurais pu l'assommer. Rongé par le démon de l'écriture et du whisky, *Bandini*, le héros et double de John Fante, n'aurait pas hésité. Il n'aurait jamais laissé quelqu'un l'empêcher d'écrire. Je n'arrivais pas à me décider. Elle ouvrit les yeux et lut à voix haute et

de façon exagérément articulée le titre du livre que je serrais contre moi : *GROSSE FAIM*. Le fond sonore des derniers soubresauts de la caisse enregistreuse accompagnait sa diction. Je ne bougeais pas. Je ne pensais pas. Ou bien plutôt je pensais à trop de choses qui s'embrouillaient. Mais j'ai réagi au quart de tour quand elle a commencé à dire, sans hausser la voix :

- Fante... Il y a des fautes dans ses livres.
- Comment ??
- Il y a plein de fautes dans ce qu'écrit Fante.
- Ah oui, les éditeurs ne font pas assez travailler de correcteurs. Je trouve aussi souvent des fautes d'orthographe dans des livres.
- Non, non, pas d'orthographe, des fautes de style.

Elle avait pris un air *savant* pour dire ça.

-

- Des FAUTES qu'il faudrait corriger.

J'ai cherché à mesurer cet air *savant* quelques instants mais je n'y ai pas cru très longtemps. Ma méfiance s'est vite emballée :

- J'ai déjà entendu ça de mon premier livre. Mais Madame : LE STYLE NE SE CORRIGE PAS. JE LIS FANTE JUSTEMENT POUR SON STYLE, POUR CE QUE VOUS APPELEZ DES FAUTES que vous voudriez corriger !!

-

- Quand vous parlez de fautes de style, de savoir écrire, de littérature, vous exprimez votre goût, votre norme, votre avis. Je choisis de lire Fante parce qu'il écrit comme il parle et qu'il parle comme il écrit.

- Justement c'est bien là LA FAUTE ! C'est au fond une *littérature de gare*.

- Mais c'est une littérature qui vit, qui nous fait voyager ! Et je préfère les gares aux salons littéraires. Je suis sûr que vous n'avez jamais lu Jack London.

- Non !

- AH !! Alors tout s'explique !! Bon et bien je ne vous retarde pas...

C'est ainsi que j'ai interrompu cette conversation stérile avec la *donneuse de leçon de style*.

Je l'ai assommée. D'un coup. J'ai serré le livre et j'ai frappé. 328 pages plus la couverture cartonnée flexible, c'est une arme à écraser une grosse courtilière. C'est à ça que me faisait penser l'esprit censeur et de mauvais goût de cette librairie : à l'effet dévastateur de cet animal dans un potager. D'un coup sec, de gauche à droite, en plein sur la tempe. Sans réfléchir. Elle est tombée sur mes genoux, ses jambes sont restées repliées, ses bras désarticulés étaient coincés sous sa tête qui tordait un regard d'innocente. Personne n'a entendu le bruit mat

de sa chute. Pendant que tu dors, *demande à la poussière* si Arturo Bandini a besoin de ton avis pour savoir comment écrire. Cinq minutes. Je ne bougeais pas. Elle non plus. Elle devait dormir. J'en ai profité pour récupérer le livre à moitié ouvert qui lui couvrait le front. Il n'avait pas souffert du tout, juste un pli sur le haut de la couverture. Sûr qu'elle n'a pas compris que je n'approuve pas son opinion et que je puisse lire du Fante, du London et pourquoi pas du Mailer !! *Demande à la poussière* qui mène à la ville mexicaine frontalière. Elle te dira. Peut-être. Si tu expurges tes préjugés d'abord. Comment peut-il y avoir des gens qui osent penser que John Fante devrait écrire autrement ? QU'EST CE QUI TE PERMET DE ME DIRE QUE JOHN FANTE FAIT DES FAUTES DE STYLE ?

Je n'avais pas vu les lumières s'éteindre car les éclairages des restaurants sur la place donnent l'illusion de clarté jusque vers le milieu de la pièce dont la pénombre est devenue jaune tendance orangée. La porte vitrée est fermée et la grille de fer extérieure est baissée. Silence. Dix bonnes minutes. Je regarde les étagères de livres. C'est une belle nuit. J'avais le temps de sortir mais avant de partir je voulais me dédommager du petit dérangement que cette *bavardaise* avait occasionné. J'ai cherché quel

souvenir lui laisser de notre rencontre à demi souterraine sous les lueurs des écrivains de *l'autre monde*. J'ai commencé par repérer le type de rangement des livres. Il y a certainement dans cette librairie une sorte d'ordre pour que les lecteurs s'y retrouvent. Ce n'est toutefois pas évident. J'ai bien vite vu l'ordre alphabétique des auteurs classés dans des rayons thématiques. Ce n'était pas trop compliqué mais ce n'était pas non plus toujours le cas. Ils auraient pu ranger les classiques d'un côté et les inclassables de l'autre. Les libraires ont créé des intercalaires qui signalent les pays d'origine des auteurs. Pourquoi pas par épaisseur ou hauteur comme la personne qui range chez Luc Bureau ? Un pays ne dit rien de la teneur du propos ni de la force de la langue. Si j'avais une proposition, ce serait de mettre de côté la littérature de noblesse pour la séparer de l'écriture populaire. Je suis persuadé que ceux qui écrivent alors qu'ils n'ont rien d'autre pour se chauffer qu'un alcool de campagne, ont quelque chose à dire d'autrement plus fort que ceux qui plagient la littérature romantique dans le confort de leur pensée. Je ne dis pas qu'il faut vivre dans la misère pour bien écrire. J'ai remarqué que le confort éteint la pensée. Une idée m'est venue. Comme ça. Avec fulgurance. Je ne me suis pas arrêté pour savoir si c'était une bonne idée. J'étais assez remonté

de trouver dans cette librairie un ensemble d'ouvrages trop plébiscités par la presse littéraire. Je me suis senti porté par la nécessité de laisser *un message vengeur* avant de rentrer chez moi en emportant le livre de Fante. J'étais assez content de cette idée : j'allais faire un tas de tous les livres ennuyeux des brasseurs de mots, des *littérateurs*, des gens qui se prennent au sérieux, écrivent sur n'importe quoi, tous la même chose trop souvent, et qui encombrent les étagères. Et j'allais laisser ceux dont le stock a du mal à être renouvelé parce que ce sont des pépites que des passionnés s'arrachent. Ces auteurs *pleins de vie*, ceux qui ont pour amis *les compagnons de la grappe*, ceux qui boivent *le vin de la jeunesse*, tous les rugueux qui peinent d'avoir choisi *la route de Los Angeles*, ceux-là je les laisse sur les étagères. Les autres je les entasse au milieu de la pièce, comme dans *Fahrenheit 451*. A vrai dire ils n'étaient pas si nombreux, enfin huit cent quatre vingt deux quand même, mais comme quoi je ne me trompais pas en venant dans cette librairie plutôt qu'en allant m'approvisionner dans des supermarchés du livre.

Il m'a fallu cinq heures. Je ne me suis attaqué qu'aux rayons de devant, compte tenu de la luminosité qui s'épuisait maintenant que la place était désertée et les lampadaires éteints. Seule la lune me permettait de lire les titres de chaque

livre et de distinguer ceux que je connaissais et respectais plus que tout, de ceux que j'aurais mis au pilon sans hésiter et, entre les deux, de ceux auxquels j'allais laisser une chance. Je n'ai pas touché aux livres d'art, scientifiques, techniques, touristiques, politiques... Je n'ai fait qu'un premier tri parmi les romans dans l'espace de façade. J'ai aussi cassé le rangement qui ne présente que la tranche du livre et fait tordre le cou des bibliophiles. J'ai présenté des couvertures de face notamment quand il s'agissait de petites maisons d'édition indépendantes comme Finitude, La Cause du Poulailleur et d'auteurs comme Raymond Guérin, Jérôme Martinet, Nelly Bastide et même des revues comme *Les hésitations de la mouche*. Quand j'ai entendu la libraire se réveiller, je n'ai pas hésité à lui attacher les poignets et les mollets avec le fil du téléphone. Elle est restée bouche bée et clouée de stupéfaction de voir que j'avais entrepris de déranger son travail des semaines passées. Elle n'en revenait pas de mes va-et-vient déterminés entre les rayons. Son air sidéré m'amusait. Elle a passé cinq heures sans me demander à boire, sans me questionner, avec la peur bien compréhensible d'une otage. Je dois dire que je ne me suis pas ennuyé. Je me parlais en disant à haute voix le nom de chaque auteur et le titre du livre. Parfois je me tournais vers elle

et quand elle avait l'air de froncer le front ou de vouloir réagir, je jetais le livre au sol. Elle a dû réaliser que j'irais jusqu'au bout. Elle a aussi dû s'ankyloser. Elle s'est endormie. J'en ai oublié sa présence. Quand la fatigue m'a pris, je me suis assis. Il était minuit trente. L'alcool m'aurait stimulé mais une rapide inspection dans l'arrière boutique ne m'avait pas permis d'en trouver. J'avais par contre découvert une vraie réserve d'huile d'olive vierge importée d'Italie, un petit trafic de cuisinières sûrement pour boucher les trous de fins de mois parce que vendre des livres ne rapporte pas plus que d'en écrire. Enfin tout dépend de qui on parle. A cette heure de la nuit, une grosse faim m'a pris surtout que j'avais découvert un réfrigérateur dans lequel une tarte tatin aux pommes à demi entamée perdait son jus. Elle n'était apparemment pas assez caramélisée mais c'était une tarte maison que des employées avaient apportée et goûtée peut être lors d'un anniversaire. J'ai fini la tarte par pure gourmandise mais j'ai mis quatre sur dix. Pas assez de beurre, une pâte feuilletée trop sèche au lieu d'une pâte brisée et des pommes pas assez mûres. Comment peut-on embaucher des libraires qui ont aussi peu de goût, en littérature comme en cuisine ? Ce type d'erreur peut coûter cher à une entreprise. J'avais dans le même temps repéré une sortie de secours donnant vers

l'extérieur, facilement accessible, avec porte coupe-feu, dans la pièce à l'arrière de la librairie près des polars et des B.D.

J'ai aligné les huit bidons plastiques de vingt litres chaque près du tas de livres que je me suis appliqué à réorganiser. J'ai construit un château avec des remparts et des meurtrières comme avec des planchettes de construction *Kapla*. Ça m'a bien pris trois heures. J'ai rapproché des tables et mis des chaises tout autour de l'édifice. J'étais persuadé que seuls les vrais auteurs survivraient à la modernité et à la poussière du désert. Alors, à quatre heures quinze précises, j'ai déversé de façon systématique les cents soixante litres d'huile bien grasse sur le château. Je circulais de table en chaise et de chaise en table sans faiblir, en inondant patiemment les cursives du haut puis chaque étage et chaque livre à portée de la coulée purificatrice. De façon consciencieuse. Je dois dire que tout s'est passé assez vite. Plus rien autour n'était réel. J'avais la sensation de gagner une bataille contre tous les dégâts qu'occasionnent les libraires courtilières en coupant les racines d'auteurs comme Fante. J'ai versé avec un certain style bien un litre d'huile sur la tête de la libraire qui ne s'est pas réveillée. Question d'étouffer l'ensorceleuse ! Une odeur forte de rance et de terre a rempli la pièce. Des livres tombaient sous la pression et

d'autres glissaient en renversant un morceau de mur. Des pages s'ouvraient et s'écrasaient dans l'huile contre les autres. La construction prenait mauvaise allure. J'ai vidé des bidons jusqu'à ce qu'un tas informe et gluant s'étale à mes pieds. Pas besoin d'huile brûlante. Les courtilières sont de gros insectes fouisseurs attirés par le fumier de cheval que le jardinier amateur apporte pour enrichir le sol de son terrain. Le chasseur de courtilières cherche les trous que ces taupes-grillons laissent en toute confiance de façon apparente à la surface. Il suffit alors de verser délicatement avec un entonnoir quelques centilitres d'huile et d'attendre. Les bestioles allongées aux pattes de taupe et aux pinces de grillon remontent à la surface parce qu'elles doivent s'étouffer d'avaler l'huile que le jardinier nettoyeur a déversé dans le trou. L'air ne leur permet pas de reprendre leur respiration. Elles meurent à la surface, le corps luisant, la face contre terre, vaincues. Je le savais d'expérience.

Je pouvais rentrer l'esprit tranquille chez moi. Il faisait presque jour. Je n'ai pas traîné. J'ai juste mis le livre de Fante dans une poche plastique avec un marque-page. J'ai franchi la porte en fer de sortie. L'air était frais mais bon. En quatre minutes j'étais dans le sas qui me permettait d'entrer dans mon immeuble. J'ai eu beau chercher dans mes poches mes clefs

d'appartement, je ne les ai pas trouvées. Inutile d'alerter les voisins pour m'ouvrir à cette heure. J'ai déjà attendu un soir trois heures devant l'interphone qui restait muet alors que j'avais sonné plusieurs fois chez tous les locataires. Ce soir-là, avant de pouvoir entrer, j'avais dû patienter jusqu'à ce que des invités sortent pour repartir chez eux.

Tant que la rue était déserte, j'ai décidé de grimper jusqu'à ma fenêtre, laissée ouverte, par le tuyau de la gouttière qui monte jusqu'au toit. Les trois premiers mètres en appui sur les colliers de serrage n'ont pas été difficiles. Mais la suite restait un exploit impossible. Le tuyau était lisse et la pierre sur laquelle il était fixé ne comportait pas d'aspérité. Mes semelles glissaient comme sur de la glace. J'ai compris en tombant qu'elles étaient imprégnées d'huile ! Je suis parti en arrière sans pouvoir me rattraper à quoi que ce soit. Tous les hommes tombent un jour ou l'autre.

La suite est banale. Je suis resté bloqué à hurler à la mort, le dos arc-bouté par la crise soudaine. Je n'arrivais pas à retenir mes cris de douleur. J'avais de façon régulière quelques secondes de répit. Mes mains serraient quelques graviers répartis entre les pavés de la rue. Et la douleur recommençait. Le SAMU, la piqûre, l'ambulance, le CHR. Une semaine vaseuse sous

morphine. Un scanner : double hernie discale. L'opération. Et enfin, le repos, l'absence de douleur. J'avais perdu l'appétit. Le livre de Fante était resté posé sur la table de nuit de la chambre d'hôpital. Plusieurs visiteurs l'avaient feuilleté en venant me voir. Ils me réconfortaient en me disant que j'allais enfin pouvoir le lire puisque j'allais rentrer chez moi. Toutefois, à chaque moment passé à crier à cause de mon nerf sciatique, je savais que cette souffrance était là pour me faire payer ce que j'avais fait. Et maintenant, je redoutais la sortie de l'hôpital. Je savais bien que j'allais devoir aller à La Machine à Lire demander à la libraire si elle n'avait pas trouvé un trousseau de clefs.

Table des matières

AF 5253 <i>Muriel Azan-Datcharry</i>	p 15
Paris-Istanbul <i>Ghislaine Berges</i>	p 25
Ava <i>Sophie Akrou-Gonon</i>	p 35
Elle court <i>Monique Belloc</i>	p 49
L'Amagore <i>Tine Soko</i>	p 59
La fête inachevée <i>Marie-Hélène Boisier</i>	p 75
Je l'ai tué <i>Maud Decoint</i>	p 83
Du chou et de la rose <i>Karoll Chazal</i>	p 95
Question de style <i>Jean-Luc Richelle</i>	p 123

Cet ouvrage a été imprimé par
Copy-Média à Mérignac
pour le compte des éditions
La Cause du Poulailler
en novembre 2010

Editions La Cause du Poulailleur

POULAILLER : *n.m.* [pulaje] **1-** Bâtiment d'élevage de volailles de taille modeste, en particulier de poules. Le terme peut désigner également l'enclos d'élevage. Les volailles aiment vivre à l'extérieur mais le poulailleur procure un abri contre la pluie et pour la nuit. Les poulailleurs sont une forme d'agriculture domestique, souvent entretenus à l'échelle de petites unités vivrières, comme ressource d'appoint, pour les œufs qu'ils permettent d'obtenir, comme loisir ou pour les deux. Ils peuvent être considérés comme complémentaires à un jardin potager, car ses occupants peuvent être nourris des surplus ou déchets verts issus du potager. Le poulailleur doit interdire l'accès aux prédateurs nocturnes : rats, belettes, visons, hérissons, buses, aigles, renards, blaireaux, fouines, etc... • *Un poulailleur trop spacieux préjudicie sensiblement à la ponte (Parmentier Instit. Mém. scienc. 1806, 2^e sém. p. 34)* **2-** Fig. et fam. Dans une salle de spectacle le "poulailleur" désigne familièrement la partie du théâtre élevée et la plus inconmode, les spectateurs y étant juchés par gradins comme sur un perchoir. Ce sont en général les places les moins chères, d'où fusent souvent les huées. (Synonyme : paradis.) **3-** Fig. et fam. Bicoque, place mal fortifiée, maison chétive. • *J'ai trente dragons autour d'un poulailleur qu'on nomme le château de Tourney, que j'avais prêté à M. le duc de Villars (Voltaire Lett. Richelieu, 9 janv. 1767)* **4-** Historique. Petite voiture de marchand d'œufs et, par extension, mauvaise et vieille voiture.

Etymologie : Polaille : wallon, poli.

